

1896

4 septembre. Naissance, à Marseille, au 15, rue du Jardin des plantes, d'Antoine Marie Paul Artaud, dit Antonin. Son père, Antoine Roi Artaud, est capitaine au long cours et possède une petite compagnie de navigation. Sa mère, Euphrasie Nalpas, est issue d'une riche famille de négociants de Smyrne. Ses deux grands-mères, Catherine Artaud, morte du choléra deux ans avant sa naissance, et Marie Nalpas (dite Neneka), sont sœurs. Durant son enfance, il est au contact du polyglottisme Levantin (grec, turc, italien) qui caractérise sa famille maternelle : il parle le grec (langue que parlaient entre elles sa mère et sa grand-mère) et apprend l'italien de sa nourrice.

Antonin (diminutif d'Antoine selon la tradition familiale) ou « Nanaqui » (surnom que lui donna sa mère et sous lequel sa famille l'appela toute sa vie) est l'aîné. Antoine et Euphrasie eurent 8 autres enfants après lui, mais 2 seulement survécurent : sa sœur Marie-Ange (née en 1899) et son frère Fernand (né en 1907). Entre Antonin et sa sœur Marie-Ange, leur mère eut encore un enfant mort-né.

« Il y avait un mystère dans ma vie, Marthe Robert, dont la base est que je ne suis pas né à Marseille le 4 septembre 1896, mais que j'y suis passé ce jour-là venant d'ailleurs, parce qu'en réalité je ne suis jamais né et qu'en vérité je ne peux pas mourir » (lettre à Marthe Robert du 29 mars 1946).

1901 - 1903

Le 30 mai 1901, sa mère donne naissance à des jumeaux nés avant terme ; l'un est mort-né, l'autre ne vit que trois jours. Vers l'âge de 5 ans, Antonin souffre d'un syndrome méningitique qui ne semble pas avoir laissé de séquelles. À 6 ans, au cours de vacances d'été chez sa grand-mère à Smyrne, il aurait failli se noyer. Décrit par sa famille comme un enfant nerveux (tics faciaux, léger bégaiement).

1903 - 1913

Études au collège du Sacré-Cœur, dirigé par des Maristes, rue Barthélémy, à Marseille.

« Il y avait à Marseille en 1906 ou 1907 un enfant du nom de Nanaqui et qui habitait 135, bd de la Madeleine. (...) Il allait dans un pensionnat à Marseille qui s'appelait le Pensionnat du Sacré-Cœur, 29 rue Barthélémy. Il n'y était qu'un élève moyen. Pourtant les prêtres et les religieux qui avaient eu à s'occuper de son éducation lui attribuaient une nature à part, et le considéraient comme très doué du point de vue de l'intelligence, sans que toutefois cette intelligence se fit exceptionnellement remarquer dans son labeur quotidien d'écolier » (lettre au Dr Jacques Latrémoilière du 31 juillet 1943).

1905

25 août. Mort à 7 mois de sa petite sœur Germaine à laquelle il était très attaché, à la suite d'un geste violent de réprimande de leur bonne qui provoque une hémorragie interne. Artaud, alors âgé de 9 ans en est profondément affecté. Elle réapparaîtra dans ses écrits comme l'une de ses « filles de cœur ».

« Germaine Artaud, étranglée à sept mois, m'a regardé au cimetière Saint-Pierre à Marseille, jusqu'à ce jour de 1931, où en plein Dôme, à Montparnasse, j'eus l'impression qu'elle me regardait de tout près » (« Préambule », août 1946).

1910

Il fonde avec ses camarade du collège une petite revue distribuée gratuitement dont il est le rédacteur. Il y publie sous le pseudonyme de Louis des Attides ses premiers écrits - poèmes, courtes nouvelles - inspirés de Baudelaire, Rimbaud ou Edgar Poe.

1914

À 18 ans, crise dépressive lors de sa dernière année de collège. Il ne se présente pas à la deuxième partie du baccalauréat, détruit ses écrits, se replie sur lui-même, devient extrêmement pieux, songe à devenir prêtre. 9 décembre. Ajourné au conseil de révision. (la Première Guerre mondiale a été déclarée le 4 août).

1915

Sa famille, inquiète de la persistance de ses troubles, le conduit à Montpellier pour consulter le Dr Joseph Grasset, célèbre spécialiste des maladies nerveuses. Celui-ci diagnostique une neurasthénie aiguë et conseille de l'envoyer au sanatorium de la Rouguière, maison de repos réputée de Marseille où l'on soigne neurasthéniques et convalescents. Il y passe quelques mois en 1915 et 1916.

1916

Février. Première parution connue des poèmes d'Antonin Artaud dans *La Revue de Hollande*.

9 août. Un second conseil de révision l'ayant déclaré bon pour le service, il est incorporé comme auxiliaire dans le 3^e régiment d'infanterie à Digne. Il sera réformé temporairement le 20 janvier 1917 pour raison de santé - réforme rendue définitive grâce à l'intervention de son père en décembre 1917.

1917

Séjour à Divonne-les-Bains dans l'Ain, établissement thermal spécialisé dans les troubles neuropsychiatriques. Il y rencontre Yvonne Gilles, jeune femme peintre avec qui il correspondra plusieurs années. Le Dr Grasset, revu à cette époque, croit reconnaître dans ses symptômes une syphilis héréditaire et prescrit un traitement par piqûres de Quinby et autres antisyphilitiques à base d'arsenic, de mercure et de bismuth.

« Depuis donc 1917, je dis mille neuf cent dix-sept, des dizaines de médecins, dont le Dr Toulouse en 1920, m'ont fait faire des centaines de piqûres d'hectine, de Galy, de cyanure de mercure, de novarsénobenzol et de quimby dont je porte les cicatrices dans tout le corps et les séquelles dans le système nerveux sans que mon état général en ait été changé sauf en pire parce que cette soi-disant syphilis héréditaire est fautive et que ces piqûres m'ont lésé gravement les moelles et le cerveau » (Lettre au Dr Latrémolière du 15 février 1943).

1918

Mars. Parution d'une courte prose, sans doute remise pendant les mois de mobilisation, dans l'édition bilingue franco-américaine de *L'Horizon. Journal des poilus*.

Juillet-août. Après quelques séjours dans diverses maisons de santé, (Saint-Didier près de Lyon puis Lafoux-les-Bains dans le Gard), il passe l'été avec sa famille à Bagnère-de-Bigorre. Son état ne s'étant guère amélioré, sa famille décide de l'envoyer à l'automne en Suisse, tout près de Neuchâtel, dans une clinique spécialisée dans les affections nerveuses, dirigée par le Dr Dardel. Il a 22 ans.

1919

Passe l'année au Chanet. Il peint, dessine et écrit. Dans un questionnaire médical qu'il remplit en 1932 à l'hôpital Henri-Rousselle, lors d'une cure de désintoxication, il indique qu'il prit pour la première fois du laudanum en mai 1919.

« Je n'ai jamais pris de morphine et j'en ignore les effets précis. Je connais les effets analogues de l'opium sous forme de Laudanum de Sydenham qui est ce que je prends depuis une douzaine d'années. Ma première ingestion de Laudanum doit remonter au mois de mai 1919. Elle m'a été donnée sur ma demande expresse et après plusieurs semaines d'insistance de ma part pour lutter contre des états de douleurs errantes et d'angoisses dont je souffrais depuis l'âge de 19 ans. C'est à dire depuis 1915. Sans cet état chronique de dépression et de souffrances morales et physiques de toutes sortes je n'aurais jamais pris d'opium » (Hospitalisation de décembre 1932. Hôpital Henri-Rousselle).

1920

Fin mars. Sur les conseils du Dr Dardel, sa famille décide de le confier au Dr Édouard Toulouse, homme de culture et psychiatre reconnu, directeur de l'asile de Villejuif. Celui s'intéresse immédiatement à Artaud, l'accueille chez lui et le nomme cosecrétaire de rédaction de sa revue *Demain*. Il l'encourage à y publier des poèmes et des comptes rendus de livres, salons, spectacles. Artaud remplira ces fonctions jusqu'à la disparition de la revue en 1922.

Juin. Artaud, qui s'intéresse au théâtre depuis son plus jeune âge, rencontre Lugné-Poe, directeur du théâtre de l'Œuvre où, depuis 1893, il avait introduit en France le théâtre de Maeterlinck, Ibsen et Strindberg. Aussitôt engagé, il commence à travailler comme figurant, souffleur, régisseur, homme à tout faire. Il y restera pendant un an.

« J'ai assisté à tous les spectacles qui, de 1920 à 1936, marquèrent Paris de leur empreinte mais, je peux le dire, j'ai été mêlé à la vie intime du théâtre, à ses peines, à ses triomphes » (« Le théâtre d'après-guerre à Paris », Mexico, 1936).

À la fin de l'année, il quitte Villejuif pour s'installer dans une pension à Passy, premier déménagement d'une interminable série. Il n'aura jamais, excepté pendant ses années d'internement, de domicile durable, vivant dans des pensions, des chambres d'hôtel, au théâtre, chez des amis ou parfois chez sa mère.

1921

Artaud s'intéresse à Dada et découvre les premiers écrits d'André Breton, Louis Aragon, Philippe Soupault. Il rencontre Max Jacob qui lui suggère d'aller voir Charles Dullin. Il fait la connaissance des proches de Max Jacob, dont Georges Gabory, Roland Tual et le peintre Élie Lascaux.

Octobre. Il est accepté dans la compagnie de Charles Dullin. Celui-ci venait de fonder une nouvelle école de comédiens qui deviendra l'Atelier.

« On a l'impression, en écoutant l'enseignement de Dullin qu'on retrouve de vieux secrets et toute une mystique oubliée de la mise en scène. C'est à la fois un théâtre et une école. (...) On joue avec le tréfonds de son cœur, avec ses mains, avec ses pieds, avec tous ses muscles, tous ses membres. On sent l'objet, on le hume, on le palpe, on le voit, on l'écoute – et il n'y a rien, il n'y a pas d'accessoires. Les japonais sont nos maîtres directs, et nos inspireurs, et de plus Edgar Poë. C'est admirable » (Lettre à Max Jacob, octobre 1921).

Il y rencontre Génica Athanasiou, jeune comédienne roumaine d'origine grecque dont il tombe amoureux et à laquelle le liera une passion orageuse pendant six ans.

Novembre. Parution de 2 poèmes dans *Action. Cahiers de philosophies et d'art*, revue fondée en 1920 par Florent Fels et Marcel Sauvage, dont le secrétaire de rédaction est Georges Gabory. Il publie régulièrement, au cours du dernier semestre de l'année, des articles et comptes rendus dans *L'Ère nouvelle. Organe de l'entente des gauches*.

1922

Répétition des premiers spectacles de l'Atelier. Il joue dans l'Avare de Molière et participe activement à tous les spectacles donnés par la compagnie, d'abord salle Padeloup puis, à partir d'avril, sur la scène du Vieux-Colombier.

« Les débuts de l'Atelier tinrent de l'épopée. Charles Dullin voulait ressusciter l'esprit des anciens compagnons du Moyen Âge, de ces troupes ambulantes où l'acteur était à la fois artisan, poète, auteur, mendiant et aventurier. Dans sa troupe tous travaillaient, aussi bien des mains que de la tête. Les acteurs se muèrent en maçons, peintres, machinistes, administrateurs, improvisateurs, tailleurs. C'était l'ivresse du travail. Le travail avant tout. La nourriture, c'était pour après. Et cet amour héroïque du théâtre bien souvent nous faisait oublier de manger » (« Le théâtre d'après-guerre à Paris », Mexico, 1936).

Mars. Il joue Galvan, roi maure, dans *Moriana et Galvan* d'Alexandre Arnoux avec Génica dans le rôle de Moriana. Interprète le rôle de Sottinet dans *Le Divorce* de Regnard. Dullin lui demande de dessiner les costumes et les décors pour *Les Olives* d'après Lope de Rueda.

Avril-juin. Il dessine des décors et des costumes pour *L'Hôtellerie* de Francesco de Castro, où il joue un aveugle. Il est Don Luis dans *Visites de condoléances* de Calderón. Le 20 juin, il crée le rôle de Basile, roi de Pologne, dans *La vie est un songe* du dramaturge espagnol, pièce pour laquelle il dessine aussi les décors et les costumes. Son interprétation lui vaut les éloges des critiques.

Juillet-août. Il part rejoindre sa famille à Marseille et visite pendant son séjour l'Exposition coloniale. Au Palais de l'Indochine, il voit un spectacle de danses cambodgiennes qui produit sur lui une impression profonde. Dans ses lettres à Génica, il se plaint de maux de tête, d'une extrême fatigue ; il tente de diminuer les doses importantes de laudanum et d'opium qu'il a pris l'habitude d'absorber pour calmer ses douleurs.

« Je suis assez fatigué ces temps-ci. Je suis en train de faire un gros effort pour supprimer l'opium. Et cela m'occasionne des souffrances épouvantables. Je n'en prends plus que le quart et de loin en loin » (Lettre à Génica Athanasiou du 31 juillet 1922).

Septembre-décembre. Reprise des représentations à l'Atelier qui s'est installé au théâtre de Montmartre, place Dancourt. Il continue de jouer de nombreux rôles en dépit de persistants problèmes de santé : Apoplexie, dans *La Mort de Souper* de Nicole de Chesnaye, un membre du conseil d'administration dans *Volupté de l'honneur* de Luigi Pirandello, Tirésias dans l'adaptation par Jean Cocteau de *L'Antigone* de Sophocle (décors de Picasso, costumes de Coco Chanel, musique d'Arthur Honegger). Difficultés financières de la compagnie. Artaud vit pauvrement en dépit de la pension que lui verse chaque mois son père.

« Un de mes premiers rôles au théâtre fut celui d'un homme qui apparaissait à la dernière scène d'un acte insipide, béat, inerte, vide, dramatique et surchargé et qui disait sur deux tons décalés :

Peut-on entrer ? " Peut-on entrer ?

PEUT-ON ENTRER ?

Après quoi le rideau se fermait.

Et pourquoi entrer dans la réalité, pourquoi faire à cette vie d'immondices l'honneur de lui attribuer une réalité ? » (L'intempestive Mort et l'Aveu d'Arthur Adamov, 10 octobre 1946).

Grâce à Élie Lascaux, il rencontre D-H Kahnweiler, le fondateur de la galerie Simon qui signe avec lui un contrat pour *Tric Trac du Ciel*, recueil de 8 poèmes avec un frontispice de Lascaux, imprimé à 112 exemplaires en mai de l'année suivante. Il fait la connaissance d'André Masson. Il commence à fréquenter son atelier de la rue Blomet où il peut retrouver, outre Lascaux et Roland Tual, Michel Leiris, Jean Dubuffet, Georges Limbourg et aussi Mirò qui occupait une partie de l'année l'atelier mitoyen.

1923

Février. Sortie du premier numéro de *Bilboquet*, revue de 4 pages entièrement écrite par lui, publiée à compte d'auteur et comportant 2 poèmes (« Extase » et « Fête nocturne ») avec une introduction qu'il signe du pseudonyme Eno Dailor.

1^{er} mars. Il crée le rôle de Charlemagne, dans *Huon de Bordeaux* d'Alexandre Arnoux, interprétation que Dullin, l'auteur lui-même et une partie de la critique jugent excessive : « {...} il balayait les marches du dispositif avec une barbe annelée qui lui donnait des airs de caniche enragé et {...} tout à coup il se redressait dans une attitude qui en imposait à tout le monde » (Lettre de Charles Dullin à Roger Blin du 12 avril 1948 ; revue *K* n° 1/2, juin 1948).

Il abandonne son rôle à la fin du mois et quitte l'Atelier, mais il restera très lié à Dullin.

Mai. Il rejoint la compagnie Georges et Ludmilla Pitoëff à la Comédie des Champs-Élysées où il ne jouera que des rôles mineurs. Il reçoit le 1^{er} mai une lettre de Jacques Rivière, directeur de *La Nouvelle Revue Française*, l'informant que les 2 poèmes qu'il avait envoyés sont refusés. Le 18, a lieu la première rencontre avec Jacques Rivière au siège de la revue. Le soir même, Artaud rédige la première lettre de ce qui deviendra la *Correspondance avec Jacques Rivière*.

Juin. Le 8, création à la Comédie des Champs-Élysées de *Liliom*, de l'écrivain hongrois Ferenc Molnár, monté par Pitoëff. Il y figure un détective et un policier. Graves difficultés financières auxquelles s'ajoutent des problèmes de santé accrus : sensation de paralysie, souffrance, dépression. À la fin août, il essaie de nouveau de supprimer l'opium. Nouvelle série de piqûres de Qinby et autres traitements antisiphilitiques, douloureux abcès aux jambes qui l'empêchent de marcher.

« *Les engourdissements ont en partie disparu mais pour faire place à des céphalées encore plus violentes qui m'enlèvent plus que jamais la possession de ma pensée. Je ne peux pas me contenter de remèdes banaux. J'ai pensé à une multitude de choses qui seraient capables de lutter contre la dépression de mon cerveau : injections de toutes sortes de sucs, et de toutes sortes de sérums qui seraient à tenter. {...} Voilà presque quatre ans que je suis entre vos mains et j'en suis toujours au même point. {...} Je veux TOUT tenter pour en finir, une bonne fois » (Lettre à Mme Toulouse, novembre 1923).*

Octobre. Il envoie en réponse à l'enquête menée par la revue *Comœdia*, un texte, « L'évolution du décor », qui constitue son premier manifeste relatif au théâtre.

1924

Mars-juin. À 28 ans, il fait ses débuts au cinéma en mars dans *Faits divers*, film pré-surréaliste de quinze minutes de Claude Autant-Lara. Il interprète Monsieur 2, l'amant étranglé au ralenti par le mari furieux.

Il joue encore quelques petits rôles dans la compagnie Pitoëff jusqu'en juin mais il s'intéresse de plus en plus au cinéma où il espère faire carrière. Il prend contact avec son cousin Louis Nalpas, devenu directeur artistique de la société des Cinéromans. Grâce à lui, il se voit confier le rôle du traître Morel dans le film *Surcouf, le roi des corsaires*, mis en scène par Luitz-Morat pour la société des Cinéromans. Le tournage à Saint-Malo a lieu dans l'enthousiasme.

« *Je suis ici, à Saint-Malo en plein tournage d'un grand film historique où j'ai un rôle merveilleux. Je suis suffisamment bien payé et ma santé est meilleure que jamais {...} Je n'ai jamais tant fait d'exercice de ma vie. {...} Je ne pourrai pas pour l'instant voir tes toiles mais j'irai dès mon retour » (Lettre à Élie Lascaux, vers le 29 juillet 1924).*

Septembre. Le 1^{er}, « Une correspondance » paraît dans *la Nouvelle Revue Française*. Sur la couverture, son nom est remplacé par trois étoiles.

Le 7, mort de son père.

« *J'ai vécu jusqu'à vingt-sept ans avec la haine obscure du Père, de mon père particulier. Jusqu'au jour où je l'ai vu trépasser. Alors cette rigueur inhumaine, dont je l'accusais de m'opprimer, a cédé. Un autre être est sorti de ce corps. Et pour la première fois de la vie ce père m'a tendu les bras. Et moi qui suis gêné dans mon corps, je compris que toute la vie il avait été gêné par son corps et qu'il y a un mensonge de l'être contre lequel nous sommes nés pour protester » (« Surréalisme et révolution », 1936).*

Octobre-décembre. Rencontre avec André Breton, enthousiasmé par « Une correspondance », et avec Abel Gance qui lui a promis un rôle dans son *Napoléon*.

« J'ai fait connaissance avec tous les dada qui voudront bien m'englober dans leur dernier bateau Surréaliste, mais rien à faire. Je suis beaucoup surréaliste pour cela. Je l'ai d'ailleurs toujours été, et je sais, moi, ce que c'est que le surréalisme. C'est le système du monde et de la pensée que je me suis fait depuis toujours. Dont acte » (Lettre à Mme Toulouse, octobre 1924).

15 octobre. Parution du *Manifeste du surréaliste* d'André Breton. Artaud adhère, en même temps qu'André Masson, au mouvement surréaliste et commence à collaborer officiellement à *La révolution surréaliste*. Violentes querelles avec Génica, tournant, entre autres, autour de la question de l'opium.

1925

Il participe activement au mouvement surréaliste et rédige de nombreux textes et manifestes. La direction du Bureau de recherche lui est confiée en janvier ainsi que la préparation du n° 3 de *La Révolution surréaliste*.

Sortie de *Surcouf*.

« Je me suis vu et trouvé mauvais dans *Surcouf*. C'est tout ! Si le monde m'avait trouvé remarquable au théâtre ou au cinéma je serais maintenant une vedette, je serais célèbre et gagnerais cent mille francs par an ou par mois. {...} J'ai trouvé dans *Surcouf* à côté d'une ou deux bonnes choses des énormités inconcevables de maladresse » (Lettre à Mme Toulouse, fin janvier 1925).

Il commence le tournage du *Napoléon* d'Abel Gance où il interprète le rôle de Marat. Il rédige probablement à la même époque le scénario du film *Les dix-huit secondes*.

14 février. Mort de Jacques Rivière.

« Sous l'amande écrasée il y a le cadavre d'un homme mort. Ce mort s'appelait Jacques Rivière vers le début d'une étrange vie : la mienne. Jacques Rivière me refusa donc mes poèmes, mais il ne me refusa pas les lettres par lesquelles je les détruisais. Il m'est toujours apparu très étrange qu'il soit mort peu de temps après avoir publié ces lettres » (« Préambule », août 1946).

15 avril. Sortie du n°3 de *La Révolution surréaliste*, intitulé 1925 : fin de l'ère chrétienne, contenant de nombreux textes et manifestes écrits ou inspirés par Artaud.

28-29 mai. Met en scène des extraits de la pièce de Louis Aragon, *Au pied du mur*, qu'il interprète avec Génica Athanasiou, pour illustrer une conférence de Robert Aron portant sur « Le Français moyen et la littérature ». La première a lieu sans incident au Collège de France ; le lendemain, au théâtre du Vieux-Colombier, un chahut des surréalistes interrompt bruyamment le conférencier.

Juin-août. Tournage en Italie de *Graziella*, film de Marcel Vandal adapté de Lamartine pour la société des Cinéromans. Il tient le rôle de Cecco. Le 3 juin, il écrit à Génica : « C'est un pays merveilleux mais absolument infect. On dort dévoré de puces, on mange comme des cochons {...}. Les maisons puent la paille, la poussière et la merde. {...} Mais le pays est très beau ; vraiment enchanteur. »

Il signe de nombreux manifestes surréalistes qui paraissent dans *l'Humanité* : contre Claudel, contre la guerre du Rif au Maroc, contre les répressions en Pologne, en Roumanie et en Hongrie.

Le 23 juillet, parution de *L'Ombilic des Limbes* dans la collection « Une œuvre, un portrait », avec un portrait de l'auteur par André Masson aux éditions de la Nouvelle Revue Française.

Le 1^{er} août, parution du *Père-Nerfs* dans la collection « Pour vos beaux yeux » dirigée par Louis Aragon.

Amitié avec Roger Vitrac ; effectue deux séjours avec lui à Carteret du 7 au 20 août et du 29 août au 3 septembre.

Les relations orageuses avec Génica se poursuivent. Graves soucis d'argent (le tournage du *Napoléon* est interrompu). État permanent d'angoisse.

« {...} une anxiété intolérable me taraude et comme j'ai tiré de la médecine le maximum sans effet, je dissous cette anxiété dans des doses de plus en plus fortes de Laudanum, et je n'ai plus qu'une révolte : celle qu'un médecin quelconque OSE me mesurer le calmant. Dites aux médecins qui vous entourent qu'il y a des états que l'âme ne supporte pas sous peine de s'égorger » (Lettre à Mme Toulouse, septembre 1925).

Il écrit et publie de très nombreux textes, entre autres, pour *Le Disque vert* de Bruxelles, *La Révolution surréaliste*, *Clarté*, *La Nouvelle Revue Française*.

1926

À la demande de Jean Paulhan qui désire les publier dans la NRF, il sert d'intermédiaire avec les surréalistes mais son entremise échoue.

« Il n'y a plus à compter sur les surréalistes. {...} Ils n'accepteront jamais de contrôle sur leurs textes. {...} {Breton} trouve d'autre part infiniment dérisoire cette proposition de figurer dans une revue en promiscuité avec ce Thibaudet des Chroniques, un roman d'un Lacretelle quelconque, et des notes des uns et des autres en surnombre » (Lettre à Jean Paulhan, vers mai 1926).

Parution de *Fragment d'un Journal d'Enfer* dans la revue *Commerce* (Cahier VII, printemps 1926).

Il commence à tourner dans le film *Le juif errant*, réalisé par Luitz-Morat pour la société des Cinéromans. Il interprète le rôle de Gringalet.

Août. Amitié passionnée avec Janine Kahn, sœur de la première femme d'André Breton, à qui il écrit des lettres enflammées. Il oscille avec désespoir pendant quelques mois entre Génica et elle. À la même époque, il rend visite à Mme Sacco, voyante.

« Vous êtes tout ce qui m'est arrivé de bien depuis des siècles. Je vous ai envoyé le lendemain de votre départ une lettre {...}. Vous y verrez tout ce que la voyante m'a dit vous concernant et me concernant {...}. Je viens d'ailleurs aujourd'hui encore d'acquiescer une preuve nouvelle de la véracité de ses affirmations, de la certitude de sa science. Je me fais pour mon compte je ne sais trop quelle folle illusion que moi aussi j'ai des prédispositions aux sciences secrètes » (Lettre à Janine Kahn du 19 août 1926).

Septembre-novembre. Avec Roger Vitrac et Robert Aron, il prend contact avec Yvonne et René Allendy, le psychanalyste qui avait fondé le Groupe d'études philosophiques et scientifiques à la Sorbonne. De leurs discussions naît le Théâtre Alfred Jarry.

Le premier manifeste *Le Théâtre Alfred Jarry*, est publié en partie dans la NRF du 1^{er} novembre. Sortie peu après de la brochure « Théâtre Alfred Jarry » qui annonce le programme de la saison 1926-1927 et lance une campagne de souscriptions.

Fin novembre, convoqué » devant un tribunal officiel au café *Le Procope*, il est exclu du groupe surréaliste en même temps que Philippe Soupault. Les projets théâtraux d'Artaud, soupçonné de surcroît d'être tenté par le mysticisme, tout comme l'engagement politique de Breton, Aragon et Éluard au Parti communiste, avaient précipité cette mise à l'écart.

Décembre. Présentation des premiers épisodes du *Juif errant*. Suite du tournage au studio de Joinville.

« {...} Vous savez peut-être que depuis lundi dernier je n'ai pas cessé de tourner {...} Mais vous savez que ma vie n'est pas tous les jours très commode avec Génica. Il y a souvent des orages, des orages très graves, tragiques. {...} Les disputes me fauchent dans ma vie. Je ne sais pas si vous connaissez cela mais je ne vous le souhaite pas. Il n'y a pas un mois que j'ai eu avec elle un scandale en plein boulevard Rochechouart. Elle se jetait sur moi, me frappant et me mordant devant une foule énorme, essayant ensuite de m'étrangler. Et cela a duré une heure de cris et de coups. Pardonnez-moi » (Lettre à Armand Salacrou, le 18 décembre 1926).

Tourne trois courtes séquences filmées réalisées par Jean Painlevé qui seront projetées au cours des représentations du spectacle d'Ivan Goll *Mathusalem ou l'éternel bourgeois* (créé au théâtre Michelet, le 10 mars 1927).

« Je vous ai de nouveau rêvée avec beaucoup de remords. Je vous écrirai assez longuement bientôt. Mes profondes amitiés » (Carte à Janine Kahn, de Toulon, le 27 décembre 1926).

1927

Il poursuit ses projets de fondation du Théâtre Alfred Jarry. Génica commence à s'éloigner de lui.

7 avril. Le *Napoléon* d'Abel Gance est présenté pour la première fois au théâtre National de l'Opéra de Paris et remporte un immense succès.

Rencontre avec le philosophe chrétien Jacques Maritain.

« Je vous demande de ne pas vous hâter de désespérer de moi. Soyez persuadé que je recherche la vérité. Je suis très loin d'être indifférent à mon salut. Mais il se peut que j'entende ce dernier mot dans un sens peut-être très hétérodoxe » (Lettre à Jacques Maritain, du 23 août 1927).

16 avril. Il dépose à l'Association des Auteurs de Films le scénario de *La Coquille et le Clergyman*.

Aragon, Breton, Éluard, Péret et Unik publient *Au grand jour*, brochure qui rend publique son exclusion et l'attaque violemment (« Cette canaille, aujourd'hui, nous l'avons vomie. Nous ne voyons pas pourquoi cette charogne tarderait plus longtemps à se convertir ou, comme sans doute elle dirait, à se déclarer chrétienne ».)

Artaud répond par un pamphlet qu'il publie à compte d'auteur en juin : *À la grande nuit ou le bluff surréaliste*.

En août paraîtra toujours à compte d'auteur et avec la collaboration de Georges Ribemont-Dessaignes et André Barsalou : *Point final*.

1^{er} et 2 juin. Premiers spectacles du Théâtre Alfred Jarry au théâtre de Grenelle présentant des pièces dues aux trois fondateurs : *Les Mystères de l'Amour* de Roger Vitrac, *Ventre brûlé ou la Mère folle*, pochade musicale d'Antonin Artaud et *Cigogne*, écrite sous le pseudonyme de Max Robur par Robert Aron. Les deux représentations sont bien accueillies par la critique et le public nombreux mais ne peuvent suffire à combler les frais engagés.

Juillet. Début du tournage de *La Passion de Jeanne d'Arc* de Carl Dreyer. Il interprète le rôle de moine Massieu.

Grâce à Yvonne Allendy qui a réussi à l'intéresser au projet, Germaine Dulac, cinéaste connue, commence à tourner *La Coquille et le Clergyman*. Les relations avec Artaud ne tardent pas à se tendre, celui-ci suivant de très près le tournage.

Octobre. Début du tournage de *Verdun, visions d'Histoire*, film réalisé par Léon Poirier où il joue le rôle de l'intellectuel.

« Vous ne pouvez m'en vouloir entre autres choses de tourner dans Verdun, qui n'est pas un film patriotique, fait pour l'exaltation des plus ignobles vertus civiques, mais un film de gauche établi pour inspirer "l'horreur de la guerre aux masses conscientes et organisées" {...}. Je ne compose plus avec l'existence. Je méprise plus encore le bien que le mal. L'héroïsme me fait chier, la moralité me fait chier » (Lettre à Roland Tual du 28 octobre 1927).

Novembre. Publication dans la NRF du scénario de *La Coquille et le Clergyman*.

Apprenant que Jean Epstein se préparait, sous la direction d'Abel Gance, à tourner *La Chute de la Maison Usher* d'après la nouvelle d'Edgar Poe, il écrit à Gance pour tenter d'obtenir le rôle de Roderick Usher.

« Je n'ai pas beaucoup de prétentions au monde mais j'ai celle de comprendre Edgard Poe et d'être moi-même un type dans le genre de Maître Usher. Si je n'ai pas ce personnage dans la peau, personne au monde ne l'a. Je le réalise physiquement et psychiquement. {...} Ma vie est celle d'Usher et de sa sinistre mesure. J'ai la peste dans l'âme de mes nerfs et j'en souffre » (Lettre à Abel Gance du 27 novembre 1927).

À 31 ans, il interrompt au bout de 10 séances, et en dépit des bienfaits qu'il dit en avoir retiré, la psychanalyse qu'il avait accepté de commencer sur les conseils du Dr Allendy.

« Le clair Abélard » est publié dans *Les Feuilles libres* (décembre 1927-janvier 1928). Cette année-là, il a publié entre autres dans *Les Cahiers du Sud*, *La Nouvelle Revue Française*, *Cahiers d'Art*, *Le Monde illustré*.

1928

14 janvier. Deuxième spectacle du Théâtre Alfred Jarry à la Comédie des Champs-Élysées. La séance est ouverte par la projection de *La Mère* de V.I. Poudovkine, film tiré du récit de Gorki sur la révolution russe et interdit par la censure française, puis par la représentation dans une mise en scène d'Artaud, de l'acte III de *Partage de Midi* de Paul Claudel, joué contre la volonté de l'auteur. Artaud monte sur scène à l'issue de la représentation et qualifie publiquement Claudel, alors ambassadeur de France aux Etats-Unis, « d'infâme traître ». Le spectacle provoque une brouille avec Jean Paulhan et la réconciliation avec des surréalistes.

9 février. Première projection publique de *La Coquille et le Clergyman* au studio des Ursulines. Artaud et quelques surréalistes dont Desnos et Breton, provoquent un scandale au cours duquel Germaine Dulac est conspuée. Le film sera remis à l'affiche dans la même salle le 14 mai suivant.

Il tourne des essais pour le film de Jean Epstein, *La Chute de la Maison Usher*, mais il n'est pas engagé, Epstein lui ayant reproché la « suracuité » de son interprétation du personnage de Roderick Usher. Il habite avec sa mère venue s'installer à Paris.

Mars. Les noms d'Artaud et de Vitrac réapparaissent au sommaire de *La Révolution surréaliste*. Le n° 11 du 15 mars donne « Le dialogue en 1928 », « L'osselet toxique » et « Lettre à Paulhan ».

Début du tournage de *L'Argent* de Marcel L'Herbier d'après Zola ; il y joue le rôle du secrétaire Mazaud.

Le 22, sous les auspices du « Groupe d'études philosophiques et scientifiques pour l'examen des tendances nouvelles » dont s'occupait le Dr Allendy (qui y invite Otto Rank, Juan Gris, Milhaud, Langevin, Maritain, Guémon), Artaud donne à la Sorbonne une conférence, « L'art et la mort », illustrée de lectures, de textes et de poèmes.

Ses relations amoureuses avec Génica prennent fin. Il l'accuse dans une lettre d'avril d'être la maîtresse de Jean Grémillon (elle avait été la vedette féminine de deux films réalisés par ce cinéaste : *Maldonne* en 1927 et *Gardiens de phare* en 1928).

Juin. Les 2 et 9, troisième spectacle du Théâtre Alfred Jarry. *Le Songe* de Strindberg, au théâtre de l'Avenue. La première soirée, largement subventionnée par la riche colonie suédoise de Paris, au grand dam des surréalistes, a lieu devant un parterre d'officiels et de personnalités. Elle est perturbée par le chahut d'une trentaine de surréalistes qui entendent empêcher la seconde représentation. Robert Aron fait appel à la police. Breton est arrêté puis relâché. Nouvelle rupture.

Septembre. Poursuite du tournage de *L'Argent* qui sortira en décembre. Vaine tentative du Dr Allendy pour placer un scénario d'Artaud (*Les 32*) auprès de producteurs américains.

Décembre. Les 24 et 29, quatrième spectacle du Théâtre Alfred Jarry financé par Yvonne Allendy : *Victor ou les enfants au pouvoir* de Roger Vitrac. Le rôle féminin principal, celui d'Ida Mortemart, personnage affligé de bruyantes flatulences, est finalement refusé par Alexandra Pecker, amie d'Artaud. Il dément dans la presse être à l'origine du jet de boules puantes répandues dans la salle lors de la première représentation.

1929

Janvier. Le 5, troisième représentation de *Victor ou les enfants au pouvoir*. Au total pour 4 spectacles du Théâtre Alfred Jarry, 8 représentations seulement eurent lieu.

Le 17, dépôt à la Société des Auteurs de Films, sous le pseudonyme de Soudeba, de deux scénarios, *Les 32*

et *L'avion solaire*.

Février-avril. Il est à Nice pour le tournage de *Tarakanova*, film à grand spectacle avec parties chantantes de Raymond Bernard, où il joue un jeune bohémien.

En dépit de souffrances chroniques, il élabore à cette époque quantité de projets cinématographiques dont il espère tirer de l'argent (films publicitaires, dont un pour la société Peugeot, adaptation des *Diaboliques* de Barbey d'Aureville). Il termine finalement une adaptation cinématographique du *Dibbouk* de Shalom AnSki, pièce montée par Gaston Baty en 1928 et qui avait remporté un grand succès.

« *Amélioration très sensible obtenue à la suite de quelques piqûres. Dans l'espace de 24 heures le gros de mes douleurs a cédé et la vie m'est devenue plus supportable. Il n'était temps car j'étais décidé à en finir* » (Lettre à Yvonne Allendy, de Nice, le 1^{er} avril 1929).

Le 17 avril, en raison de sa brouille avec Jean Paulhan, *L'Art et la Mort*, recueil de textes déjà publiés dans diverses revues, paraît à l'enseigne des Trois Magots, la librairie de Robert Denoël.

Le 26, dépôt du scénario du *Maître de Ballantrae* d'après Stevenson, à la Société des Auteurs de Films.

22 juin. Il prononce au Studio 28 une conférence « sur les possibilités et les impossibilités du film parlant ».

Juillet-décembre. Il met au point le texte du programme pour la prochaine saison du Théâtre Alfred Jarry et élabore avec Roger Vitrac les textes de ce qui deviendra la brochure *Le Théâtre Alfred Jarry et l'Hostilité publique*. Le 1^{er} août, interview dans *Cinémonde*.

Reprend contact avec Jean Paulhan ; il lui affirme ses « regrets » et ses « remords » pour « la sinistre affaire du *Songe* » (Lettre à Jean Paulhan du 29 novembre 1929).

Le 15 décembre paraît le *Second manifeste du surréalisme* qui l'attaque violemment au sujet du *Songe*. Artaud refusera toutefois de signer « Un cadavre », pamphlet dirigé contre Breton par 12 anciens surréalistes dont Desnos, Leiris, Prévert et Vitrac.

1930

Janvier. Affirme à Paulhan qu'il n'a plus écrit une ligne depuis longtemps. Écrit au Dr Toulouse qu'il souffre à nouveau depuis un an de la reprise de son mal (douleurs, étouffements, angoisses de paralysie générale) et lui demande de lui appliquer une malariathérapie.

« *Les angoisses que j'éprouve sont dévorantes. En rentrant chez moi ce matin j'étais secoué de sanglots nerveux, d'étouffements qui me pliaient en deux.*

Je suis de plus en plus hanté par l'idée du suicide, d'autant plus terrible que c'est pour moi la seule issue LOGIQUE. Si je n'en suis pas à la mort, moralement je suis à la mort » (Lettre au Dr Toulouse, vers le 26 janvier 1930).

Mars. Parution de la brochure *Le Théâtre Alfred Jarry et l'Hostilité publique*. Des photomontages mis en scène par Artaud et réalisés par le photographe Élie Lotar (*L'Histoire sans paroles, en neuf tableaux vivants*) illustrent la brochure ; ont posé pour les photos Artaud lui-même, son amie Josette Lusson et Roger Vitrac.

Il rédige deux projets de mise en scène, l'un pour *La Sonate des spectres* de Strindberg, l'autre pour *Le coup de Trafalgar* de Roger Vitrac, mais décide finalement de mettre un terme à l'expérience du Théâtre Alfred Jarry.

« *Je sais que la brochure a fait très mauvais effet auprès de tous ceux qui ne pardonnent pas les vieilles histoires. {...} Néanmoins c'est une fausse manœuvre et tout cela me tient si peu à cœur que j'ai décidé de ne plus m'occuper de rien, Le Théâtre A. Jarry m'a porté malheur et je ne tiens pas à ce qu'il me brouille avec les derniers amis qu'il me reste* » (Lettre à Jean Paulhan du 16 mars 1930).

Rédige un « *Projet de constitution d'une firme destinée à produire des films de court métrage d'un amortissement rapide et sûr* » dont l'objet principal est la production de son dernier scénario, *La révolte du boucher* (publié dans la NRF n°201, 1^{er} juin 1930).

Juin. Il met en scène un photomontage destiné à illustrer sous forme de tableaux vivants des épisodes du *Moine de Lewis* dont il adaptait alors la traduction de Léon de Wailly pour les éditions Denoël et Steele. Il pose lui-même pour les photos avec, entre autres, Josette Lusson, Cécile Denoël, Juliette Beckers et Robert Denoël. Il espère, par l'intermédiaire d'Yvonne Allendy, intéresser un metteur en scène italien à l'adaptation cinématographique du roman. Le Dr Allendy, qui connaissait Marinetti, le chef de file du futurisme, influent dans le milieu du cinéma italien, lui envoie une lettre pour lui recommander Artaud.

Juillet-août. Séjour à Berlin, alors haut lieu du cinéma pour le tournage de scènes de *La Femme d'une nuit*, roman cinématographique de Marcel L'Herbier ; il interprète le rôle de Jaroslav, le traître. Nombreux contacts et rencontres (entre autre le psychanalyste Hans Sachs, ami du Dr Allendy et le metteur en scène G.W. Pabst).

« *Si je n'étais pas perpétuellement tourmenté par mon mal de crâne je goûterais vivement la vie de Berlin qui est une ville d'un luxe étonnant et d'une licence effarante. Je suis constamment aburi par ce que je vois. Ils portent partout leur obsession d'érotisme et jusque dans les vitrines des magasins où tous les mannequins tendent le ventre* » (Lettre au Dr Allendy, de Berlin, le 12 juillet 1930).

Octobre-novembre. Nouveau séjour à Berlin pour *L'Opéra de quat'sous* de Pabst dans lequel il joue le rôle d'un apprenti mendiant. Il écrit au Dr Allendy qu'il a pris des contacts afin de monter dans l'un des théâtres de Max Reinhardt, des spectacles en français, dont *Le Coup de Trafalgar*, pièce que Vitrac n'a pas encore terminé d'écrire. Semble avoir eu depuis l'automne une liaison avec Josette Lusson, liaison qui prendra fin en mars de l'année suivante : « *mardi 9 mars / Ma soi-disant femme Josette Lusson a forniqué avec Léon Mathot. / À ce moment-là, où en est-il Abélard ?* » (« Pages de carnets. Notes intimes »).

1931

Janvier-février. Tournage au studio de Joinville de *Faubourg Montmartre*, réalisé par Raymond Bernard ; il interprète le rôle de Follestat, un meneur de révolte.

Le 23 février, dans une lettre, il propose à Gaston Gallimard d'écrire une vie d'Abélard pour sa collection « Vies des hommes illustres ».

Mars. Parution du *Moine* de Lewis, « raconté par Antonin Artaud » chez Denoël et Steele. Le livre suscitera une critique enthousiaste de Cocteau dans le numéro de mai de la NRF.

15 avril. Il écrit à Louis Jouvet, alors installé à la Comédie des Champs Élysées, pour lui demander du travail ; il lui adresse deux projets de mise en scène ; des discussions s'engagent mais aucun projet de collaboration immédiate n'aboutit.

« *Je m'excuse de vous importuner aussi longuement et aussi souvent mais je tiens à préciser un certain nombre de points. Vous sentez très bien que cette espèce d'instabilité, ces irrégularités que l'on me reproche ne proviennent que de l'irrégularité et de l'instabilité d'une vie qui n'a pas trouvé son but. Je suis beaucoup moins fou qu'on ne croit, je ne le serai plus du tout du jour où j'aurai quelques responsabilités importantes et que je me trouverai à même de déployer toute mon activité dans un sens intéressant* » (Lettre à Louis Jouvet du 29 avril 1931).

Il songe à un film sur la sorcellerie et les sciences occultes.

23 mai-10 juillet. Il tourne à Reims dans le film *Les Croix de bois* de Raymond Bernard. Il joue le rôle d'un soldat et les conditions de tournage sont éprouvantes.

« *Vous avez tort de plaisanter sur l'abominable travail que je suis en train de faire ici. Il est déjà assez terrible que, me trouvant aux abois, j'aie accepté pour un salaire de famine de faire ce véritable métier d'esclave* » (Lettre à Yvonne Allendy du 2 juin 1931).

Tournage en juin avec Léon Poirier et les mêmes acteurs d'une version parlante de *Verdun, vision d'Histoire*.

11 juillet. Première représentation publique du Théâtre Balinais à l'Exposition coloniale de Paris. Il assiste avec enthousiasme à l'une des représentations.

« *{...} ce que j'ai toujours conçu d'une sorte d'imperméabilité du monde scénique à tout ce qui n'est pas strictement lui, de la quasi-inutilité de la parole qui n'est plus le véhicule mais le point de suture de la pensée, {...} de la nécessité pour le théâtre de chercher à représenter quelques uns des côtés étranges des constructions de l'inconscient, {...} tout cela est comblé, satisfait, représenté, et au-delà par les surprenantes réalisations du Théâtre Balinais qui est un beau camouflet au Théâtre tel que nous le concevons* » (Lettre à Louis Jouvet du 29 avril 1931).

11 août. Il écrit pour la NRF une note sur le Théâtre Balinais.

23 septembre. Annonce par lettre à Jean Paulhan qu'il compte ouvrir un cours d'art dramatique et cinématographique dans la salle de conférences des éditions Denoël et Steele, rue Amélie ; il lui demande de l'annoncer dans la NRF et de lui envoyer des élèves.

1^{er} octobre. « Le Théâtre Balinais à l'Exposition coloniale » paraît dans la NRF n° 217.

Début de son amitié avec André Rolland de Renéville, proche des fondateurs du Grand jeu, Roger Gilbert-Lecomte et René Daumal.

10 décembre. Conférence à la Sorbonne, « La mise en scène et la Métaphysique », devant le groupe d'études d'Allendy, qui remporte un vif succès.

Entre autres projets, il songe de nouveau à monter *Le Coup de Trafalgar* de Roger Vitrac et le propose à Jouvet et Dullin.

1932

Il écrit beaucoup : des textes théoriques sur le théâtre, des articles et des notes de lecture qu'il publie presque chaque mois dans la NRF, mais il est toujours aussi démuné financièrement. Paulhan refuse sa demande de lui confier une rubrique cinématographique régulière dans la revue. De même qu'il déclinera sa proposition en mars de tenir une « chronique dramatique mensuelle ».

5 janvier. Il envoie une lettre à Gaston Gallimard sollicitant que lui soit confiée une enquête dans le magazine illustré *Voilà. L'Hebdomadaire du reportage*, publié par les éditions Gallimard. Il écrira ainsi deux reportages totalement imaginaires, inspirés de ses lectures : *Galapagos, les îles du bout du monde* » (qui paraît dans les n°59 et

60 de *Voilà*, les 7 et 14 mai 1932) et « L'amour à Changai » (qui ne sera publié dans le magazine *Voilà*, qu'en décembre 1952).

Nouveaux projets théâtraux ; il envisage entre autres de monter *Léonce et Léna* ou *Woyzeck* de Büchner qu'il propose à Jouvett puis à Dullin. Il devient l'assistant de Jouvett pour *La Pâtissière du village* d'Alfred Savoir.

Février. De même qu'il avait eu recours l'année précédente à des thaumaturges, voyantes, radiesthésistes et autres guérisseurs pour tenter de soulager son mal, il s'adresse à Georges Soulié de Morant qui avait vécu de nombreuses années en Chine (il avait notamment été consul de France à Changai) et pratiquait l'acupuncture.

Il subit ainsi dans les mois qui suivent de nombreuses séances d'acupuncture.

Mars. Il soumet à Paulhan le projet d'un théâtre de la NRF soutenu par un comité de patronage.

« Mais je connais, figurez-vous, un financier, et je me suis demandé s'il ne serait pas possible de lancer une affaire théâtrale, qui serait au théâtre ce que la N.R.F. est à la littérature, qui jouerait des œuvres de qualité suivant des procédés inspirés de mon article et développés. Avec l'appui moral d'André Gide, Paul Valéry, Valéry Larbaud, Léon-Paul Fargue, de vous-même, d'Albert Thibaudet, de Julien Benda, de Gaston Gallimard, et de Jules Supervielle, j'ai l'idée que ce financier, du nom de Grinief, et directeur actuellement du Comptoir National Cinématographique, 36 avenue Hoche, parviendrait à construire une affaire solide et durable » (Lettre à Jean Paulhan du 7 mars 1932).

Paulhan réagit favorablement à ce projet. Artaud entame alors des démarches, écrit à Gide et Larbaud, va voir Fargue. L'affaire ayant été prématurément ébruitée par la presse (Artaud étant déjà donné comme directeur de ce futur théâtre), il doit faire marche arrière.

22 avril-30 mai. Séjour à Berlin pour le tournage d'un film de gangsters de Serge de Poligny, *Coup de feu à l'aube*. Il y joue Backman, dit « Le Trembleur », un chef de gang, assassin simulateur, « dont le faux tremblement des mains écarte les soupçons de la police » (« Antonin Artaud nous parle du cinéma allemand », *Pour vous* n°193, 28 juillet 1932).

Le 3 décembre 1943, à l'asile de Rodez, il dédicacera un exemplaire des *Nouvelles Révélation de l'Être* à Hitler qu'il dit avoir vu à Berlin à cette époque, au Romanisches Café, café berlinois à la mode, fréquenté par des artistes et des hommes politiques.

Août. Il joue un petit rôle (celui d'un maître chanteur) dans le film *Mater dolorosa* d'Abel Gance (remake parlant de son film muet de 1917).

À la fin du mois, il a achevé la rédaction du manifeste qui présente sa nouvelle entreprise théâtrale.

« J'ai maintenant achevé le manifeste et je suis en train de le faire taper. Dès que ce sera fini je vous l'enverrai afin que vous puissiez lui donner une bonne place pour le n° d'octobre. {...} J'ai choisi comme titre "Théâtre de la Cruauté" {...}. À moins d'un veto de votre part ou de la part d'André Gide je conserverai donc ce titre là ». (Lettre à Jean Paulhan du 29 août 1932).

Il se lance aussitôt avec enthousiasme dans la recherche d'appuis financiers, de locaux, de soutiens de toutes sortes.

1^{er} octobre. Le manifeste du Théâtre de la Cruauté paraît dans la NRF mais il provoque moins de réactions qu'il l'avait espéré.

Il se croit victime d'une cabale au sein de la NRF (il accuse, étrangement, Benjamin Crémieux qui l'a toujours soutenu, d'en être responsable). Un article venimeux de *L'Action Française* du 14 octobre, accusant la NRF d'être tombée « de M. Copeau à M. Artaud », ne contribue pas à l'apaiser. « Vous savez qu'on me fout à la porte de la N.R.F., écrit-il le 19 octobre à Rolland de Renéville. C'est formidable de connerie et de lâcheté ». En dépit de ses craintes et avec le constant soutien de Paulhan, il continuera cependant de publier régulièrement dans la revue.

20-22 octobre. Grâce à la recommandation de son cousin Louis Nalpas, il tourne aux studios Gaumont dans *L'Enfant de ma sœur*, film réalisé par Wulschleger.

Novembre. Edgard Varèse lui propose de collaborer avec lui à un opéra dont il lui fournit l'idée de départ. Il entame la rédaction du livret, *Il n'y a plus de firmament*, qui restera inachevé.

« Il faut mettre mon silence à votre égard {...} sur le compte d'un violent désarroi personnel, qui vient en partie du fait que toutes mes affaires de théâtre et autres traînent lamentablement, du fait que je viens, du côté personnalité, intelligence, densité intérieure, richesse pneumatique du moi, de faire une horrible chute à pic : j'ai plongé » (Lettre à André Rolland de Renéville du 8 novembre 1932).

Décembre. Entre le 9 et le 10, il demande à être admis en cure de désintoxication à l'hôpital Henri-Rousselle. Il sort le lendemain, ne supportant pas les contraintes imposées. Il semble toutefois l'avoir poursuivie avec succès dans une maison de santé privée.

« La perspective pour moi terrible de passer quarante jours à l'Hôpital Henri Rousselle, la promiscuité du gîte avec lequel on m'avait mis, l'obligation de demeurer couché pendant la moitié environ de mon séjour, tout cela créait un ensemble de circonstances qui me rendit odieux le séjour à l'Hôpital Henri-Rousselle. Je demandai et obtins un exeat brusqué » (Lettre au Dr Dupouy du 17 juillet 1935, lors d'une seconde demande d'admission).

Il s'intéresse, en dépit de divergences fondamentales, aux idées des membres du Grand Jeu ; il lit Daumal et assiste à des conférences à la Sorbonne : une de Roger Gilbert-Lecomte, le 8 ; une autre d'André Rolland de Renéville, le 22.

Il lit avec passion les tragédies de Sénèque et annonce à Jean Paulhan qu'il envisage d'en faire des lectures publiques auxquelles seraient invités les éventuels commanditaires du Théâtre de la Cruauté. (Lettre du 16 décembre 1932).

1933

Janvier. Il termine la rédaction du second manifeste du Théâtre de la Cruauté et commence à travailler sur *Héliogabale* qui lui a été demandé par Robert Denoël. Il se lie d'amitié avec Juliette Beckers, femme d'un collaborateur de Robert Denoël.

« *Ma chère Juliette je vous embrasse comme je vous aime. Je ne fais aucun secret de vous dire que je vous aime vraiment beaucoup. {...} Je vous aime pour vos vertus. Votre compagnie me fait du bien. Et vous êtes un des rares êtres féminins que je sente immuablement droit et fidèle. {...} Ne prenez surtout pas cette lettre pour une déclaration d'amour, il s'agit, vous l'avez compris, de toute autre chose que d'un commerce simplement amoureux* » (Lettre à Juliette Beckers, vers le 11 janvier 1933, signée « Nanaqui »).

Le 22, il annonce par lettre à Jean Paulhan qu'il a achevé le scénario de ce qui doit être son premier spectacle, *La Conquête du Mexique*.

Février. Les relations avec Juliette Beckers tournent vite au fiasco.

« *Je suis en plein imbroglio, j'étais en plein ouragan sentimental. D'ailleurs tout est sinistrement par terre en ce qui concerne la femme dont je vous avais parlé. Lamentable aventure, aventure furieusement décevante et je me suis furieusement trompé, c'est à dire trompé à fond : un vrai désastre sentimental : je vous mettrai au courant* » (Lettre à André Rolland de Renéville du 23 février 1933).

Il rencontre Anie Besnard, âgée de 16 ans qui deviendra plus tard l'une de ses « filles de cœur ».

Création de « La Société du Théâtre de la Cruauté » société anonyme dont le but est de réunir les subventions de divers mécènes et dont le fondé de pouvoir est Bernard Steele. Le projet avortera rapidement faute de fonds suffisants.

Parution du *Théâtre de la Cruauté (second manifeste)* brochure de 16 pages dont la publication est assurée anonymement par les éditions Denoël et Steele.

Mars

Il rencontre Anaïs Nin à un dîner chez elle où il s'était rendu avec les Allendy. Il éprouve très vite pour la jeune écrivaine une violente passion. Elle apporte son soutien financier à ses projets théâtraux, lui donne à lire le manuscrit de *House of incest* qu'elle vient de rédiger. Il lui avoue qu'il lit « *fort mal et pour ainsi dire pas du tout l'anglais* », ce qui ne l'empêche pas de le commenter.

« *Une chose m'étonne c'est que d'après le manuscrit que vous m'avez remis vous paraissez avoir la notion d'états subtils, presque secrets dont je n'ai senti en moi l'enrichissement qu'au prix de souffrances nerveuses incroyables et que je n'ai plus cherchées* » (Lettre à Anaïs Nin du 15 avril 1933).

À la fois fascinée et effrayée par la « folie » d'Artaud, elle détaille dans son *journal*, leurs conversations, leurs promenades dans Paris, et bientôt leurs disputes – Artaud ne tardant pas à l'accuser d'« impureté » et de visées sexuelles, alors que lui même, aux dires d'Anaïs, était empli d'un dégoût du sexe auquel son addiction à l'opium n'était pas étrangère.

Avril. Le 6, il prononce à la Sorbonne la conférence « Le théâtre et la peste », dans le cadre du Groupe d'études animé par le Dr Allendy. Les réactions du public sont mitigées. Lui-même se plaindra d'une « hostilité anormale » à son égard.

« *Il est certain que ma seule présence quelque part cause des remous, fait naître chez certains une irritation anormale, comme devant une monstruosité, un phénomène abject de la nature. Les gens soit en me voyant, soit par certaines idées que j'agite sont poussés à sortir de leurs gonds* » (Lettre à André Rolland de Renéville du 8 avril 1933).

Il passe de longues journées en bibliothèque à travailler sur *Héliogabale*.

Mai-septembre. Il poursuit l'écriture de textes sur le théâtre, multiplie les contacts pour obtenir des soutiens financiers, en particulier, celui de Nathalie Clifford Barney, en vain.

« *Le manifeste du Théâtre de la Cruauté n'aura servi qu'à permettre à M^{mes} Dullin, Jouvet et Michel Saint-Denis de faire leur saison. Déjà quelques-uns des procédés dont j'ai eu l'idée ont été essayés dans La Paix et d'autre façon dans Intermezzo {...}. Pour moi je suis découragé. Je n'assiste qu'à la faillite financière des gens qui m'ont promis de l'aide* » (Lettre à Jean Paulhan, septembre 1933 ?).

Il séjourne quelques jours en septembre dans un hôtel de Saint-Paul-de-Vence où il tente de se désintoxiquer. « *La question opii {opium} va. Je n'ai emporté que quelques grammes et compte n'y pas avoir recours* » (Lettre à Yvonne Allendy du 11 septembre 1933).

3 novembre-31 décembre. Tournage de *Liliom*, réalisé en France par Fritz Lang, d'après la pièce de Molnàr dans laquelle Artaud avait joué chez Pitoëff en juin 1923. Il joue à présent le rôle du remouleur-ange gardien. Grâce à Paul Deharme qui avait créé l'agence « Information et Publicité », il participe à l'enregistrement de l'émission, *La Grande Complainte de Fantômas*, création radiophonique de Robert Desnos d'après le roman de Pierre Souvestre et Marcel Allain. L'émission est diffusée le 3 novembre sur les ondes de Radio-Paris. Artaud faisait la voix de Fantômas et était responsable de la direction dramatique, Alejo Carpentier de la mise en ondes. La musique était de Kurt Weill. Artaud fit en outre à cette époque plusieurs cachets à la radio dans de petits rôles alimentaires.

1934

6 janvier. Séance de lecture, quai Voltaire, chez Louise et Paul Deharme, en vue de susciter des commanditaires pour le futur Théâtre de la Cruauté. Il lit une adaptation de *Richard II* de Shakespeare, lecture accompagnée d'une sonorisation originale sur disque, suivie de celle de son scénario inédit, *La Conquête du Mexique*. Une fois de plus, les financiers ne le suivent pas.

Mars. Il envoie plusieurs textes à Jean Paulhan dont une note sur la peinture de Balthus, avant même l'exposition à la Galerie Pierre (13-28 avril). Le 19, il annonce à Paulhan qu'il a l'intention de monter *Le Château de Valmore*, adaptation par Pierre Klossowski du conte de Sade, *Eugénie de Franval*. Le projet restera lui aussi sans suite.

28 avril. Parution d'*Héliogabale ou l'Anarchiste couronné*, avec 6 vignettes d'André Derain, aux éditions Denoël et Steele. Le livre, qui reçoit un accueil favorable de la critique, est proposé pour le prix Deux-Magots (finalement attribué à Ribemont-Dessaignes pour *Monsieur Jean ou l'amour absolu*).

8 juin. Création au théâtre de l'Atelier, dans une mise en scène de Marcel Herrand, de la pièce de Vitrac sur laquelle Artaud comptait depuis longtemps, *Le coup de Trafalgar*. Artaud, furieux, accuse une fois de plus Vitrac de trahison ; il écrit dans la NRF n° 250, un compte rendu fortement ambivalent de la pièce qui met fin à leurs relations : « *Entre le surréalisme, gratuit mais poétique des Mystères et la satire explicite d'une pièce de boulevard ordinaire, Roger Vitrac n'a pas su choisir ; et sa pièce sent le parisianisme, l'actualité, le boulevard. {...} La pièce de Roger Vitrac porte la peine d'appartenir à un système et à un monde condamné à disparaître avec ce monde.* »

Il écrit une tragédie, adaptée du *Thyeste* de Sénèque, *Le Supplice de Tantale* qu'il semble avoir terminée à la fin de 1935 et dont le texte est aujourd'hui perdu. Il envisage un moment de monter la pièce dans une usine de Marseille.

Juin-Juillet. Séjour à Laghouat, en Algérie, pour le tournage de *Sidonie Panache*, film commercial de troisième ordre, adapté d'une opérette qui avait tenu l'affiche pendant plus d'un an sur la scène du Chatelet et dont la vedette était Bach, célèbre pour ses rôles de comique troupier. Le film était produit par Alec Nalpas, cousin d'Artaud et frère de Louis Nalpas. Artaud jouait le rôle de l'émir barbu Abd el-Kader. En dépit du caractère alimentaire de ce travail, ce premier voyage hors d'Europe, aux frontières du désert saharien, lui laisse une impression profonde.

Octobre. « Le théâtre et la peste » paraît dans la NRF n° 253. Accueil enthousiaste d'André Gide. Cure de désintoxication de quelques jours à la clinique Jeanne-d'Arc à Saint Mandé. Son texte douloureux sur l'opium, « Appel à la Jeunesse », date sans doute de cette époque : « *Je ne peux rien avec de l'opium qui est bien la plus abominable tromperie, la plus redoutable invention de néant qui ait fécondé des sensibilités humaines. Mais je ne peux rien sans à un moment donné en moi-même cette culture de néant.* »

1935

Février-avril. Le 7 février, signature d'un contrat avec la librairie Gallimard pour un ouvrage intitulé *Satan* qu'il n'écrira finalement pas et pour lequel il perçoit un à-valoir qu'il investira dans le projet des *Cenci*.

Il achève en effet la rédaction des *Cenci* au début du même mois et en fait une lecture à quelques amis dont André Gide et Charles Dullin. Des pourparlers sont entamés avec divers directeurs de théâtre, dont Jovet qui vient de s'installer à l'Athénée mais refuse la pièce.

Un financement est finalement trouvé, en particulier grâce à Lady Abdy (chargée du rôle-titre de Béatrice Cenci) et Robert Denoël (dont la femme obtient un rôle). La pièce se donnera au théâtre des Folies-Wagram, spécialisé dans l'opérette. Les répétitions commencent en avril.

Mai. Le 6, répétition générale. Faute de moyens financiers, la pièce s'arrête le 22, après 17 représentations. La critique est partagée et l'article élogieux de Pierre Jean Jouve dans la NRF n° 261 du 1^{er} juin, arrivera trop tard. « *Je crois qu'au point de vu théâtral la conception était bonne comme vous avez pu vous en rendre compte. Mais j'ai été trahi par la réalisation. Je ne puis être à toutes les places et c'est là le danger du théâtre. En ce qui me concerne : épuisé par le travail je n'ai pu travailler mon propre rôle. D'où un demi ratage* » (Lettre à Jean Paulhan du 15 mai 1935).

Juin. Publie « Après *Les Cenci* » dans *La Bête noire* où il tire le bilan de cette expérience. Du 21 au 25, Congrès international des écrivains pour la défense de la culture auquel il refuse de participer.

Juillet. Tournage entre juillet et octobre de *Lucrece Borgia* d'Abel Gance, où il joue le rôle de Savonarole. Le film sortira en décembre.

Il commence à prendre des contacts en vue d'un voyage au Mexique, dont il écrira à Paulhan « l'urgence nécessité » : « *J'ai entendu parler depuis longtemps d'une sorte de mouvement de fond au Mexique en faveur d'un retour à la civilisation d'avant Cortez. Cela m'a paru bouleversant au possible {...}. Vous savez sans doute que le dernier congrès des écrivains pour la défense de la culture m'a invité à venir exposer mon point de vue mais j'ai senti ces gens là tellement loin de la notion essentielle de culture que je me suis trouvé déplacé au milieu d'eux. {...} Vous savez que j'en suis encore à CHERCHER ma voie. Le théâtre (Genci) m'a laissé matériellement et socialement sur le flanc. J'ai eu l'occasion de trouver mon utilité sociale et il arrive que vous pouvez m'y aider* » (Lettre à Jean Paulhan du 19 juillet 1935).

Août-novembre. Tournage du film *Königsmark* de Maurice Tourneur, dans lequel il joue le rôle du bibliothécaire Cyrus Beck. Le film sortira en décembre. C'est son dernier film à 39 ans.

13 août. Mort d'Yvonne Allendy.

11 septembre. Il entre à sa demande à l'hôpital Henri-Rousselle pour une cure de désintoxication afin de pouvoir travailler normalement sur le tournage. « *Il importe que je sois désintoxiqué avant. Sinon je ne pourrai travailler* », écrit-il le 6 décembre au Dr Toulouse. Il l'interrompt au bout de 4 jours.

« {...} *ma vie depuis plusieurs années n'est qu'une longue désintoxication ratée* » (Lettre au Dr Dupouy du 17 juillet 1935).

1^{er} octobre. Publication du texte « Le théâtre et la culture » dans *La Bête noire*, texte qui constituera après corrections la préface du futur recueil *Le Théâtre et son double*.

Quand il ne tourne pas, il passe la plus grande partie de ses journées dans les cafés de Montparnasse, la Coupole, le Dôme, en compagnie de Blin, Derain, Balthus, Adamov ou Desnos. Il rencontre à cette époque Marthe Robert. Sans argent, il vit chez des amis, changeant continuellement de domicile. Il se réconcilie avec Breton, rencontré par hasard dans un café.

Chez René Thomas, il fait la connaissance de Cécile Schramme, une jeune fille de la grande bourgeoisie bruxelloise et de son amie, Sonia Mossé.

Les préparatifs de départ se précisent. Il multiplie les démarches, les demandes d'appui, les notes de lecture sur le Mexique. Il a obtenu une sorte de titre de mission accordé par le Ministère de l'Éducation Nationale. L'Alliance Française a accepté sa proposition de conférences à Mexico et, grâce au soutien du secrétaire à la Légation du Mexique à Paris, il est muni de lettres de recommandation pour l'université de Mexico et pour les journaux mexicains. Il emprunte plusieurs milliers de francs à des amis (Jean Paulhan, Jean-Louis Barrault, Lise Deharme...).

Novembre. Le 1^{er}, il publie dans *La Bête noire* un texte programme, « le réveil de l'oiseau-Tonnerre », en relation avec son voyage au Mexique.

Le 15, lecture chez Lise Deharme, en présence notamment de Breton, de sa pièce *Le Supplice de Tantale*.

Décembre. Il continue de rédiger des textes pour son recueil sur le théâtre : *Le Théâtre de Séraphin*, « Un athlétisme affectif », « Théâtre oriental et théâtre occidental ». Il poursuivra, au Mexique la correction des manuscrits qu'il emporte ; il demandera d'ailleurs « instamment » à Paulhan de faire paraître « son livre sur le théâtre » pendant son absence. (Lettre du 6 janvier).

« *Jeudi soir avec André Derain au bar de la Coupole, le 19 décembre 1935. Mois maudit d'une année maudite, année des déceptions et de l'Échec. Succès dans l'Absolu des Genci* » (« Pages de Carnet. Notes intimes »).

1936

10 janvier. Il embarque à Anvers sur le *S.S. Alberville*.

« *C'est pour moi une véritable aventure et c'est d'ailleurs ce qui me plaît, là-dedans, puisque je pars avec des fonds très réduits. Et que je dois à toute force compter sur ce qui se présentera là-bas pour vivre. Et le destin, il me semble, ne peut pas ne pas me parler* » (Lettre au Dr Allendy et à Colette Nel-Dumouchel, d'Anvers, le 10 janvier 1936).

Sur le paquebot, cure de désintoxication forcée. Il écrit à Paulhan pour lui dire qu'il a trouvé le titre de son recueil : ce sera *Le Théâtre et son Double*. Il arrive le 30 à La Havane où le navire fait escale ; il y sera encore le 2 février. C'est là qu'un sorcier noir lui aurait selon lui donné la petite épée dont il parlera dans *Les Nouvelles Révélations de l'Être*.

« *Toutes mes affaires m'ont été prises par la police et tous mes papiers ont été perdus. Je n'ai absolument plus rien de ce que je possédais et qui consistait en un certain nombre de manuscrits, en un portefeuille et surtout en une petite épée de Tolède de 12 centimètre de haut, attachée de 3 hameçons et qui m'avait été donné par un nègre de Cuba* » (Lettre de Rodez à Henri Parisot du 10 décembre 1943).

Grâce à Alejo Carpentier, plusieurs articles de lui seront publiés dans des périodiques cubains.

Février. Le 7, il débarque à Vera Cruz et part directement pour Mexico.

Les 26, 27 et 29, il prononce 3 conférences à l'université de Mexico : « Surréalisme et Révolution », « l'Homme contre le destin », « Le théâtre et les dieux ». Elles attirent un nombreux public et obtiennent une presse élogieuse.

Il se lie avec des intellectuels mexicains, dont Luis Cardoza y Aragón, poète et critique d'art originaire du Guatemala, et des artistes comme Diego Rivera et Maria Izquierdo dont il rapportera des gouaches à Paris.

Avril-Juillet. Les textes de ses conférences, traduits par les amis qu'il s'est faits, commencent à paraître dès avril dans le journal gouvernemental : *El Nacional Revolucionario*.

Pendant les mois suivants, il écrit une quinzaine d'articles et de comptes rendus publiés au Mexique, surtout dans *El Nacional* mais aussi dans la revue de l'université, ce qui lui rapporte un peu d'argent. La plupart de ses textes sont marqués par des préoccupations politiques très nettes (opposition au marxisme, défense de la culture indienne...) ; il envisage avec un éditeur mexicain, de les réunir en un volume sous le titre de « Messages révolutionnaires ». Les lettres qu'il envoie à ses amis en France disent sa conviction d'être investi d'une mission.

« Je suis devenu depuis un mois le collaborateur régulier du Nacional Revolucionario, Journal gouvernemental. Mais tout cela ne serait pas intéressant si ces articles ne m'avaient servi {...} à répandre les idées même que je suis venu manifester ici. {...} L'important est que certaines idées fassent leur chemin et je suis MAINTENANT assuré qu'elles le feront. Ce que je dis et ce que j'écris porte ; et c'est l'essentiel » (Lettre de Mexico à Jean-Louis Barrault du 17 juin 1936).

Août. Il obtient une prolongation du séjour de six mois. Le 10, début de l'exposition des peintures de Maria Izquierdo et des sculptures d'Eleanor Boudin dans l'édifice de la Wells Fargo ; il écrit pour Maria Izquierdo quelques lignes reproduites dans le catalogue de l'exposition et un compte rendu dans *Revista de Revista*.

A la fin du mois, il part pour la Sierra Tarahumara grâce à un petit crédit des Beaux-Arts.

Septembre. Il passe tout le mois chez les indiens Tarahumaras afin d'assister à leurs fêtes rituelles. Initiation au culte peyotl.

Octobre-novembre. Il est de retour à Chihuahua le 7 octobre et poursuit immédiatement jusqu'à Mexico.

Plusieurs relations de son voyage commencent à paraître dans *El Nacional* : « La montagne des signes » le 16, « Le pays des Rois Mages » le 24. Il en remet deux autres qui paraîtront après son départ : « Le rite des Rois de l'Atlantide » et « Une Race-Principe ». Il réunit les textes des *Messages révolutionnaires* qu'il remet au poète José Gorostiza, le chargeant de les faire paraître.

Le 31, il embarque à Vera Cruz sur le paquebot français *Mexique* en direction de Saint-Nazaire où il débarque le 12 novembre.

Il est de retour à Paris sans argent. Après une absence de près d'un an, ses amis le trouvent changé, extrêmement exalté et tenant des discours prophétiques.

17 décembre. Il signe avec la librairie Gallimard un contrat pour la publication du *Théâtre et son Double* destiné à la collection « Métamorphoses ». Cinq cents francs d'à-valoir lui sont versés.

1937

Janvier-février. Dès son retour, Artaud contribue à organiser une exposition des gouaches de Maria Izquierdo dans une galerie du boulevard du Montparnasse. Sans ressources, il écrit le 15 janvier à Desnos d'essayer de lui trouver des cachets à la radio (« comme j'ai besoin de bouffer tous les jours, ce qui ne m'arrive pas en ce moment, j'accepterai d'ailleurs n'importe quoi... »). Le 28 janvier, un secours d'urgence lui est octroyé par la Caisse des Lettres sur intervention de Jean Paulhan.

Il voit beaucoup Cécile Schramme dont il est amoureux et lui écrit des lettres exaltées à propos de révélations qu'on lui aurait faites sur sa vie (il suit alors des leçons de lecture de tarots que lui donne le Cubain Manuel Cano de Castro). Il se passionne pour l'astrologie.

« Je sais maintenant qui je suis, ce que je vais faire, pourquoi je vis et pourquoi je suis né. Et tout cela, croyez-le, n'est pas une petite affaire. {...} Je touche, paraît-il, au bout de mes peines, et le Sens de ma vie va changer » (Lettre à Cécile Schramme du 3 février 1937).

Le 4 février, il écrit à Jean Paulhan une longue lettre-texte sur son voyage.

Depuis son retour à Paris, il a commencé à rédiger « La danse du Peyotl ».

25 février-4 mars. Cure de désintoxication au Centre français de chirurgie et de médecine dont les frais sont réglés par Jean Paulhan.

Il écrit un texte sur l'astrologie (non retrouvé) qu'il envoie à Paulhan pour la NRF.

Fiançailles et projet de mariage avec Cécile Schramme.

Avril. Du 14 au 29, il entreprend une seconde cure de désintoxication, dont les frais sont à nouveau payés par Paulhan, dans la clinique du Dr Bonhomme à Sceaux.

C'est probablement à cette époque qu'il reçoit de la femme du peintre Kristians Tony une canne que Roger Blin décrit comme « couverte de nœuds et hérissée de pointes ». Cette canne devient alors pour lui un objet mi-théâtral,

mi-mythique, un fétiche qu'il fait ferrer pour que des étincelles en jaillissent et dont il prétendra qu'elle est la canne de Saint-Patrick. Cécile Schramme raconte que la nuit, il la plaçait dans le lit entre elle et lui pour que leurs corps ne puissent se toucher.

« *J'ai reçu sur mon chemin l'épée des Missionnaires avec les 3 hameçons et 7 tours de corde. {...}*
Accomplirai-je enfin cette Mission extraordinaire de retournement du monde sur le plan de l'esprit et des œuvres grandes, qui m'a été annoncée depuis toute cette année par une pléiade de devins et de sorciers, noirs rouges, et blancs. Ou dois-je mourir empoisonné – et seul » (Lettre de Sceaux à Marie Dubuc, avril 1937).

Il corrige les épreuves du *Théâtre et son Double*. Au début du mois, il a réécrit la préface (« *Le théâtre et la culture* »).

Mai. Séjours à Bruxelles où il est hébergé au domicile des parents de Cécile. Robert Poulet organise pour lui une conférence, prévue pour le 18, à la Maison d'Art, sur « la décomposition de Paris ». On ne sait avec certitude de quoi il parla (de son voyage au Mexique, selon certains, de la pédérastie, selon lui) mais sa conférence scandalise le public bruxellois ainsi que les parents de sa fiancée. Le 20, il est de retour à Paris ; quelques jours après, le projet de mariage est rompu.

Le 27 ou le 28, il envoie une lettre à Jean Paulhan, précisant : « *J'ai décidé de ne pas signer *Le voyage au Pays des Tarahumaras*. Mon nom doit disparaître.* » Et quelques jours plus tard : « *Ce qui importe dans tout cela c'est l'affirmation de l'anonymat {...}*. Je ne veux plus signer à aucun prix ».

Juin-juillet. Depuis son retour du Mexique, il est hébergé chez divers amis, tantôt chez Jean-Marie Conty, tantôt rue Daguerre, chez Anie Besnard et René Thomas. Selon divers témoignages, il préfère vivre dans la rue, refusant toute aide et mendiant.

Il rédige *Les Nouvelles Révélation de Être* qui paraissent le 28 juillet chez Denoël. Elles sont signées « Le Révélé ». Ce texte à tonalité prophétique est fondé sur son interprétation des tarots et des horoscopes des 15 et 19 juin. La plupart des lettres qu'il envoie à cette époque à ses amis sont marquées de la même empreinte : préférences apocalyptiques, menaces occultes, ton messianique.

Il rencontre Anne Manson, jeune journaliste qui, devant se rendre au Mexique pour un reportage, était venue le voir.

« *Vous n'avez pas su comprendre que j'avais fait le sacrifice absolu de moi-même {...}*.
{...} Ma voie et la voie véritable, et {...} celui qui ne se fait pas le Serviteur de ma voie est Lui-même hors de toute Voie !!!

ÊTRE avec moi c'est quitter tout le reste. Qui ne peut quitter tout le reste ne peut pas être avec moi. {...} et il faudra choisir d'être avec moi ou contre moi » (Lettre à Anne Manson du 8 août 1937).

Août. Le 1^{er}, parution de « D'un voyage au pays des Tarahumaras » dans la NRF n° 287, signé de trois étoiles. Il décide d'entreprendre un voyage en Irlande. Le 6, il adresse à la Légation d'Irlande à Paris une lettre exposant les motifs de son voyage en Irlande (« retrouver en Irlande les sources vivantes » d'une très antique tradition » qu'il avait aussi cherchée au Mexique, mais cette fois « dans sa forme occidentale ») et demandant aux autorités irlandaises un soutien. Pensant avoir affaire à une demande de recherches universitaires, le secrétaire de la Légation, O'Byrne, lui remet le 11 août une lettre d'introduction. – en aucun cas « une lettre de recommandation », précisera-t-il plus tard ! – et une liste de noms de personnes (en particulier de professeurs) susceptibles de l'orienter.

14 août-29 septembre. Il débarque à Cobh le 14 août. On ne dispose, sur ce séjour en Irlande, que d'informations fragmentaires, la plupart provenant de sorts et de lettres de plus en plus exaltées qu'il envoie à ses correspondants en France. « *Ma Vie, Anne, réalise une prophétie* », écrira-t-il, le 25 août, à Anne Manson.

On sait qu'il se rend de Cobh à Dublin, puis, traversant le pays d'est en ouest jusqu'à Galway, il séjourne quelque temps dans le village de Kilonam, sur une des îles d'Aran, au large de Galway, là même où le dramaturge Synge avait également séjourné : « *J'ai besoin pour cela d'atteindre le pays où a vécu John Millington Synge* », avait-il écrit dans sa lettre du 6 août à la Légation d'Irlande.

Totalement démuné, il demande à plusieurs reprises des secours financiers à Paulhan, à sa famille, au consulat de France à Galway, à l'ambassade de France à Dublin. Il semble avoir quitté sans payer son logement chez un couple d'Irlandais à Kilonam, de même que son hôtel à Galway. D'après les recherches menées, à la demande de la mère d'Artaud par la Légation d'Irlande, il aurait été également hébergé à l'asile de nuit Saint-Vincent-de-Paul de Dublin.

Il est de retour à Dublin le 9 septembre. On sait peu de chose sur la fin de ce séjour mais les lettres qu'il envoie le montrent en proie à une grande exaltation mystique : il avertit ses amis des dangers qui les menacent, annonce la fin du monde, se dit investi par Dieu d'une mission, prêche « le retour au Christ des catacombes » (lettre à Anne Manson du 14 septembre). Sa dernière lettre, adressée à Jacqueline Breton est datée du 21.

Le 23 septembre, il est incarcéré à Dublin, à la prison de Mountjoy, sans doute pour vagabondage et trouble à l'ordre public ; il y est détenu jusqu'au 29. De là, il est emmené à Cobh et rapatrié de force en France sur le paquebot américain *Washington* qui fait escale au Havre.

Octobre-décembre. En octobre, parution de son texte « Le Mexique et l'esprit primitif : Maria Izquierdo » dans *L'Amour de l'art* n°8, revue dirigée alors par René Huyghe.

Sans nouvelles de lui, Jean Paulhan et sa mère s'adressent à la mi-novembre au consulat de France à Dublin et à la Légation d'Irlande. Ce n'est qu'en décembre que sa mère retrouvera sa trace à Sotteville-lès-Rouen.

On ne sait ce qui s'est passé à bord du navire. Artaud racontera plus tard qu'on a voulu l'y assassiner. Remis à la police à son arrivée le 30 septembre, il est conduit à l'Hôpital général du Havre dans une camisole de force et placé dans le service des aliénés. Il y est jugé violent, dangereux, souffrant d'hallucinations et d'idées de persécution. Le 16 octobre, la procédure administrative ayant suivi son cours, il est transféré sous placement d'office (loi du 30 juin 1838) aux Quatre-Mares, l'hôpital psychiatrique départemental de Sotteville-lès-Rouen, où sa mère le découvrira. Il affirme être grec et ne la reconnaît pas.

Des cinq mois et demi de ce séjour aux Quatre-Mares, on ne connaît guère de lui qu'une longue lettre de 5 feuillets, signée Antoneo Arlanapulos, adressée au ministre plénipotentiaire en poste à la Légation d'Irlande à Paris, lettre reçue le 23 février 1938. Il y reprend le récit de son arrestation, affirme être « un sujet grec, né à Smyrne » et demande à retourner à Dublin pour retrouver les papiers et lettres qu'on lui a enlevés.

31 décembre. Parution de « La race des hommes perdus » dans *Voilà*, sous la signature de John Forester.

1938

7 février. Parution du *Théâtre et son Double*, Gallimard, collection « Métamorphose », 400 exemplaires.

Avril. Les démarches entreprises par sa mère pour le faire venir à Paris aboutissent enfin le 1^{er} et il est transféré au centre psychiatrique Sainte-Anne. Le diagnostic est le même. Le certificat de quinzaine du 15 indique en outre : « Prétentions littéraires peut-être justifiées dans la limite où le délire peut servir d'inspiration. À maintenir ».

On dispose de peu de renseignements sur ce séjour de onze mois à Sainte-Anne. Il refuse toute visite, en particulier de sa famille. Selon Roger Blin, Jacques Lacan (le Dr L de *Van Gogh le suicidé de la société*), qui l'aurait vu à cette époque, l'aurait déclaré « définitivement fixé, perdu pour la littérature ». Il n'a probablement jamais cessé d'écrire, même si on ne connaît aucune lettre ni texte de lui datant de cette époque. Son certificat de transfert pour Ville-Évrard porte en effet l'indication : « graphorrhée ».

22 février 1939-22 janvier 1943

Internement à Ville-Évrard pour trois ans et onze mois.

1939.

Février. Le 22, il est transféré de Sainte-Anne à l'hôpital psychiatrique de Ville-Évrard, à une vingtaine de kilomètres de Paris. Il a 42 ans. Considéré comme incurable, il ne reçoit, au cours de ces quatre années d'enfermement, aucun traitement. Il est fréquemment changé de quartier, passant parfois par celui des agités, les autres patients se plaignant que ses cris et exorcismes contre les démons les empêchent de dormir.

Il écrit un nombre considérable de lettres, aux médecins, à ses amis, à sa famille, à diverses personnalités du monde administratif ou politique.

Il reçoit de nombreuses visites de sa famille et de ses amis, parmi lesquels Roger Blin, Alain Cuny, Annie Faure, René Thomas, Génica Athanasiou, Anne Manson, Alexandra Pecker.

Avril. *La Gazette des Amis des Livres* publie une « Lettre à Adrienne Monnier » datée du 4 mars, qui sera longtemps considéré comme le seul texte connu d'Artaud pour la période 1938-1942. La publication de cette lettre fut reprochée à Adrienne Monnier par Jean Paulhan et de Dr Ferdière. Elle témoigne de ce que les psychiatres appelèrent à cette époque la « grande richesse imaginative » des accès de délire d'Artaud (il est persécuté par les Initiés, von Ribbentrop a été assassiné à Paris et un sosie le remplace, etc.).

Mai. Comme lors de son séjour en Irlande, il se remet à fabriquer des « sorts » qu'il envoie à certains correspondants (ainsi le Dr Léon Fouks, Anne Manson, ou Grillot de Givry). Ces feuilles très colorées qui mêlent l'écriture et le dessin sont perforées et brûlées par endroit. Tantôt talismans, tantôt « exorcismes de malédictions », ils sont les premiers essais de ces *dessins écrits* dont il remplira ses cahiers d'écolier à Rodez. Il en envoie même un à Hitler.

« C'est en 1939, à l'asile de Ville-Évrard, que j'ai construit mes premiers gris-gris, sur de petites feuilles de papier perdu d'écolier je composais de passives figures, comme des têtes ravagées d'asthmes, d'affres et de hoquets » (*Suppôts et Supplication*, février 1947).

« Et les figures donc que je faisais étaient des sorts – que je brûlais avec une allumette après les avoir méticuleusement dessinées » (Cahiers de Rodez, février 1947).

1940

À partir de mai et de l'occupation, la situation des internés dans les hôpitaux psychiatriques devient encore plus difficile du fait du rationnement et des difficultés d'approvisionnement. Sa mère et quelques amis lui envoient régulièrement des colis et un peu d'argent. Ses lettres sont souvent de longues litanies alimentaires ou des appels à ses amis pour qu'ils lui apportent de l'héroïne et le délivrent.

« *Il faut trouver de l'héroïne à tout prix et il faut se faire tuer pour me l'apporter ici. – Voilà où en sont les choses. – Les initiés ont des instruments de torture réels, je vous l'ai déjà dit, et ils s'en servent à distance pour me mutiler chaque nuit pendant que je dors, un peu plus* » (Lettre de Ville-Évrard à Génica Arthanasiou du 24 novembre 1940).

Il y développe des thèmes que l'on retrouvera dans ses derniers textes : ses réincarnations successives, les envoûtements sexuels dont il est victime, sa lutte contre les démons.

« *Chaque nuit mon lit est amené dans un centre "initiatique !!!" différent et j'y subis quelques mutilations de plus et me réveille chaque matin un peu plus asphyxié et titubant avec des grappes de femmes suspendues à mon cou, à ma tête, à mon ventre, à mes membres, et des légions de démons enfants et femmes qui déferlent sur moi en ondes et par courants. Peut-être réussirez-vous à trouver ce qu'il me faut pour que les démons se taisent* » (Lettre de Ville-Évrard, à Monny de Bouilly, du 9 novembre 1940).

1941

Décembre. Il commence à signer ses lettres « Antonin Nalpas », du nom de jeune fille de sa mère.

1942

Novembre. Tourmentée par les conditions d'existence et de plus en plus inquiète de son état, sa mère tentait depuis longtemps de le faire sortir de Ville-Évrard et s'était adressée à Robert Desnos. Celui-ci réussit à décider le Dr Ferdière, médecin-chef de l'hôpital psychiatrique de Rodez, qu'il connaissait, d'accueillir Artaud. Rodez est situé en zone « libre » et la pénurie y était moins sévère. Dès novembre, Desnos et Ferdière organisent son départ après de longues démarches administratives, il est transféré, accompagné de deux infirmiers, le 22 janvier

Dans une carte postale à Ferdière du 26 janvier 1943, Desnos lui écrit : « Je suis allé à Ville-Évrard jeudi, Artaud devait partir le lendemain vendredi 22. Je l'ai trouvé en plein délire, parlant comme St Jérôme et ne voulant plus partir, parce qu'on l'éloignait des forces magiques qui travaillent pour lui. Il y avait 5 ans que je ne l'avais pas vu et cela a été pour moi un spectacle pénible que son exaltation et sa folie ».

11 février 1943-25 mai 1946

Internement de trois ans à l'hôpital psychiatrique de Rodez. Artaud a 49 ans à sa sortie.

1943

22 janvier-10 février. Étape administrative à l'hôpital agricole de Chezal-Benoît, dans le Cher, en raison de la ligne de démarcation.

11 février. Arrivée à Rodez.

Ami des surréalistes, passionné d'art et de littérature, un des pionniers en France de l'Art-thérapie, le Dr Ferdière lui accorde immédiatement beaucoup d'attention. Au bout de quelques mois, au vu de l'amélioration de son état, il l'autorisera à sortir se promener dans Rodez accompagné du peintre Frédéric Delanglade ou du jeune éditeur Denys-Paul Boulloc.

29 mars. Artaud écrit au Dr Ferdière une longue lettre de réflexion à propos de « l'Hymne aux Daimons » de Ronsard, que celui-ci lui avait fait lire. Cette lettre constitue l'un des premiers signes de son retour à l'écriture littéraire.

Juin. Il subit une première série d'électrochocs, thérapie qu'on supposait à l'époque d'une grande efficacité. La deuxième séance provoque une fracture de la neuvième vertèbre dorsale et il doit garder le lit pendant deux mois.

À la fin de l'été, dans le cadre de l'Art-thérapie du Dr Ferdière, il écrit deux textes adaptés de Lewis Carroll : « Variations à propos d'un thème » et « Le Chevalier Mate-Tapis ».

17 septembre. Il renonce au nom d'Antonin Nalpas et redevient Antonin Artaud, ce qui ne signifie pas qu'il recouvre son « identité ».

« *Je ne suis plus Antonin Artaud parce que je n'en ai plus le moi, ni la conscience, ni l'être bien que je sois dans le même corps que lui et que civilement et légalement je porte le même nom que lui et que cette lettre-ci soit signée de ce nom-là parce que sur cette terre-ci je ne puis en avoir d'autres* » (Lettre de Rodez du 25 avril 1944, à Adrienne Monnier).

À la fin du mois de septembre il adapte le chapitre VI de *La Traversée du miroir*, de Lewis Carroll.

7 octobre. Il envoie à Jean Paulhan un texte intitulé « KABHAR ENIS – KATHAR ESTI » accompagné de ces mots : *Après six ans d'interruption de travail je me suis remis à écrire à votre instigation. Voici le texte que je viens de composer (16 pages).*

25 octobre-22 novembre. Il subit une seconde série de 12 électrochocs et les médecins se félicitent des améliorations qu'ils jugent avoir obtenues (moins de « gesticulations » et de « confusions mentales »).

14-19 décembre. Il écrit « Le Rite du Peyotl chez les Tarahumamas », à la suite de la proposition que lui avait faite le traducteur et éditeur Henri Parisot dans une lettre du début décembre, de reprendre en un petit volume dont l'éditeur serait Robert-J. Godet. Le texte parut en août 1937 dans la NRF : « D'un voyage au Pays des Tarahumaras ».

1944

17-24 janvier. Au mois de janvier, le Dr Ferdière lui octroie une chambre particulière. Il écrit le « Supplément au *Voyage chez les Tarahumaras* ». Texte imprégné, comme le précédent, d'un mysticisme religieux qu'il reniera violemment plus tard.

Depuis son arrivée à Rodez, il avait, en effet, traversé un délire mystique fortement ritualisé dont sont alors empreints sa correspondance et ses textes.

Février-Juin. Début février, il exécute quelques dessins à l'instigation de Frédéric Delanglade et parle de se remettre à la gouache. En avril, il adapte « Le Bébé de feu » de Robert Southwell qui paraîtra quelques mois plus tard dans *Poésie 44*. En mai, il adapte le poème d'Edgar Poe, « Israfil ». Ces deux textes, comme les adaptations de Carroll réalisées quelques mois plus tôt, entrent dans le cadre de l'Art-thérapie du Dr Ferdière.

10 mai. Achève d'imprimer d'une réédition du *Théâtre et son Double* (1525 exemplaires).

23 mai-16 juin. Il subit encore une série de 12 électrochocs.

« L'électrochoc, M. Latrémolière, me désespère, il m'enlève la mémoire, il engourdit ma pensée et mon cœur, il fait de moi un absent qui se connaît absent et se voit pendant des semaines à la poursuite de son être, comme un mort à côté d'un vivant qui n'est plus lui, qui exige sa venue et chez qui il ne peut plus entrer » (lettre au Dr Latrémolière du 6 janvier 1945).

Juillet-décembre. En juillet, il écrit un commentaire à propos d'un conte du poète Marcel Béalu *La Bouche ouverte*. Il rédige également, probablement aussi cette année-là, deux textes : « Révolte contre la poésie » et « Antigone chez les Français ».

Il est soumis à nouveau à deux séries de 12 électrochocs, en août et en décembre. Le 25 août, il se plaint pour la première fois, dans une lettre à sa mère, de terribles hémorragies intestinales.

« Je sens, vois-tu, que mon âme à la fin s'en va à force d'être cloîtré et de ne pas avoir tout le nécessaire et que bientôt je ne pourrai plus résister à cette éternelle douleur. Le 27 septembre prochain il y aura 7 ans exactement que je suis interné, et ces sept ans auront été pour moi comme 7 Éternités » (lettre à Mme Artaud du 5 août 1944).

1945

Janvier-février. En janvier, il se met à faire de grands dessins en couleurs.

« Ce sont des dessins écrits, avec des phrases qui s'encartent dans les formes afin de les précipiter » (Lettre à Jean Paulhan du 10 janvier 1945).

À partir de février, il commence à écrire quotidiennement dans de petits cahiers d'écolier. Il ne cessera plus jusqu'à la fin de sa vie. À la mi-février, il adresse à Paulhan « un petit rêve-poème » : « Les mères à l'étable » qui paraîtra l'année suivante dans *L'Heure nouvelle*. Il se lie d'amitié avec un nouvel interne, le Dr Jean Dequeker, qui vient d'être nommé à Rodez.

Mars-avril. Le jeune écrivain Henri Thomas qui lui a écrit en janvier pour lui demander des renseignements biographiques, publie deux textes sur *Le Théâtre et son Double*, qui paraissent dans le n° 26 d'*Action* et dans le n° 1 de *L'Heure nouvelle*.

Le 1^{er} avril, il déclare rejeter violemment le christianisme et toute forme de religion.

« Il y a des océans d'envoûtement sur Paris, sur la terre et sur Rodez pour m'empêcher de sortir d'ici et je ne tiens pas à continuer à avoir l'âme asphyxiée sous des envoûtements comme cela se produit depuis 8 ans mais a gagné le comble du paroxysme depuis le mois d'avril dernier, c'est à dire depuis ce soi-disant dimanche de la passion où j'ai jeté la communion, l'eucharistie, dieu et son christ par les fenêtres et me suis décidé à être moi, c'est à dire tout simplement Antonin Artaud un incrédule irréligieux de nature et d'âme » (Lettre à Roger Blin du 23 septembre 1945).

Juillet-décembre. Le 6 juillet, Henri Parisot offre de publier lui-même *Les Tarahumaras* ; Artaud y consent devant les retards de Godet. Au début du mois d'août, il annonce à Roger Blin que sa sortie d'asile est proche. Il multiplie les annonces en ce sens dans les mois qui suivent, redoutant de nouvelles séries d'électrochocs, demandant avec de plus en plus d'insistance à ses amis de venir le chercher. Il est à présent autorisé à sortir seul dans Rodez. En septembre, visite de Jean Dubuffet, à qui il montre ses grands dessins. Dubuffet, à la demande de Paulhan, s'enquiert des possibilités de libération d'Artaud.

Le 15 septembre, achève d'imprimer du *Voyage au Pays des Tarahumaras*, dans la collection « L'Âge d'Or » dirigée par Henri Parisot, aux éditions Fontaine.

17 septembre- 9 décembre. Échange de lettres avec Henri Parisot. Dès le 7 octobre, celui-ci propose à Artaud de les publier. Ce seront les *Lettres de Rodez*, qui sortiront l'année suivante, en avril, en dépit de la vive opposition de Gaston Ferdière qui entendait, disait-il, protéger les droits financiers et moraux d'Artaud (au nom de la « défense des biens des aliénés » placés sous autorité administrative).

1946

26-27 février. À la suite d'un échange de lettres entre Paulhan et Ferdière, visite à Rodez de Marthe Robert et Arthur Adamov pour voir Artaud et discuter avec le médecin de ses conditions de sortie.

« *Et je vous demande, Jean Paulhan, de faire quelque chose pour que la liberté me soit à la fin purement et simplement rendue. — Je ne veux plus m'entendre dire par aucun médecin comme cela m'a été dit ici : "Je suis là, Mr Artaud, pour redresser votre poésie."* »

Ma poésie me regarde seul et un médecin pas plus qu'un agent de police n'a aucune compétence en matière de poésie, de théâtre ou d'art, et c'est cela que les médecins depuis 9 ans chez moi n'ont jamais compris » (Lettre à Jean Paulhan du 27 février 1946).

Selon le Dr Ferdière, Artaud n'est certes pas « guéri » mais il peut désormais être placé dans une clinique privée à condition que son existence matérielle soit assurée. Dans les mois qui suivent, Adamov multiplie les contacts pour organiser une vente aux enchères de tableaux et manuscrits au profit d'Artaud. Un comité se constitue dès mai-juin (« le comité des amis d'Antonin Artaud ») sous la présidence de Jean Paulhan avec Arthur Adamov, Balthus, Jean-Louis Barrault, André Gide, Pierre Loeb, Picasso et Henri Thomas. Jean Dubuffet en est le secrétaire. De son côté, Roger Blin s'occupe d'organiser un gala au profit d'Artaud au théâtre Sarah-Bernhardt. André Berne-Joffroy, écrivain ami de Jean Paulhan, et Paule Thévenin, dont le mari était médecin, sont chargés par Arthur Adamov et Marthe Robert de trouver un lieu d'accueil pour Artaud : ce sera la maison de santé dirigée à Ivry, près de Paris, par le Dr Achille Delmas, ancien médecin de Roger Gilbert-Lecomte. Les 10 et 11 mars, il reçoit la visite d'Henri et Colette Thomas.

19 mars-10 avril. Sortie d'essai à Espalion dans l'Aveyron, à une trentaine de kilomètres de Rodez. Artaud séjourne dans un hôtel en compagnie de l'écrivain André de Richaud, alcoolique, qui tente une cure de désintoxication. Essai peu probant (les clients menacent de quitter l'hôtel devant le comportement d'Artaud qui, semble-t-il, chante à tue-tête, se mouche dans les journaux et crache partout) mais qui ne modifie pas la décision du Dr Ferdière.

C'est d'Espalion qu'Artaud écrit à Jacques Prevel qui lui avait envoyé un recueil de ses poèmes et, le 24 mars, une première lettre. Début de leur amitié.

25 mai. Artaud quitte Rodez par le train de nuit, accompagné par le Dr Ferdière.

26 mai- décembre. Accueilli par Jean Dubuffet, Marthe Robert, Colette et Henri Thomas, il est installé dans une chambre de la maison de santé du Dr Delmas à Ivry. Celui-ci lui remet symboliquement une clef et lui laissera toute liberté d'aller et venir à sa guise. Quelques mois après son arrivée, il obtiendra d'occuper un petit pavillon isolé dans le parc.

Juin. Le 7, est donné au théâtre Sarah-Bernhardt une séance hommage à Antonin Artaud. Elle est ouverte par une allocution d'André Breton, dont c'est le retour à Paris. Plusieurs textes d'Artaud sont présentés et lus par Adamov, Jean-Louis Barrault (*Les Cenci*), Roger Blin (*Les Nouvelles Révélation de l'Être*), Alain Cuny, Dullin, Louis Jovet, Colette Thomas et Jean Vilar (*Le Père-Nerfs*), entre autres.

Le 8, il enregistre pour le club d'essai de la radio « Les malades et les médecins », texte qui sera diffusé le 9 et publié en 1947 dans le n° 8 de la revue *Les Quatre Vents*.

Le 13, vente aux enchères à la Galerie Pierre des tableaux et manuscrits exposés depuis le 6 avec Pierre Brasseur pour commissaire-priseur. De très nombreux écrivains et artistes avaient offert des œuvres. La séance du théâtre Sarah-Bernhardt n'avait rapporté qu'une centaine de milliers de francs, mais la vente aux enchères laisse un bénéfice de plus d'un million, ce qui allait permettre à Artaud, en plus de ses droits d'auteur, de vivre jusqu'à sa mort.

Juillet-août. Le 16 juillet, il enregistre au Club d'essai de la radio « Aliénation et magie noire », diffusé le lendemain.

Il compose « Centre-mère et patron-minet ».

Le 1^{er} août, il signe avec les éditions Gallimard un contrat pour *Les Cenci*.

Il a, dès cette date, la promesse de l'éditeur de publier ses *Œuvres complètes* et il forme le projet de réécrire pour le premier tome toutes les « Adresses » parues dans le n° 3 de la *Révolution Surréaliste*. Il rédige le « Préambule ».

Il compose « Insulte à l'inconditionné », « L'exécration du père-mère », « Histoire entre la groume et dieu », « Le retour d'Artaud le Mómo ».

Depuis sa sortie de l'asile, il a repris ses anciennes habitudes à Montparnasse et à Saint-Germain-des-Prés ; il fréquente le Flore, les Deux Magots, le Bar vert. Auréolé de l'image de poète « fou » ou maudit, il est devenu pour

beaucoup un symbole du combat pour la liberté. Bien des témoins de l'époque le décrivent, dans les cafés, entouré de ses anciens amis comme Roger Blin ou Alain Cuny, ou de jeunes gens, écrivains, animateurs de revues, poètes comme Jacques Prevel, Marcel Bisiaux, Alfred Kern, André Dhôtel (les trois directeurs de la revue 84).

Septembre. Le 6, signature d'un contrat chez Gallimard pour ses *Œuvres complètes* (quatre tomes sont prévus).

Le 10, écrit « Centre pitere et potron chier ».

14 septembre-4 octobre. Séjour à Sainte-Maxime accompagné de Marthe Robert, à l'auberge Sans-Souci. Ils sont rejoints par Colette Thomas et Paule Thévenin. Il écrit abondamment.

Novembre. Le 6, Pierre Bordas donne une avance sur l'édition de 5 poèmes ; ce seront les 5 poèmes d'Artaud le Momo.

Le 12, il écrit « Coleridge le traître » qu'il envoie à Henri Parisot. Il s'agit d'une préface destinée à une traduction de Coleridge par Parisot qui sera publiée seulement en mars 1949.

Le 25, il écrit d'un seul jet *Ci-Gît* précédé de *La Culture indienne* (un contrat sera signé avec K éditeur le 15 juillet de l'année suivante). Il commence à dicter à Paule Thévenin les textes qui composeront *Suppôts et Supplications*.

7 décembre. Signature d'un contrat avec Pierre Loeb et Louis Border (Pressédition) pour la publication de « Pour le pauvre Popocatepete », ouvrage qui deviendra *Suppôts et Supplications*.

1947

13 janvier. Séance au Vieux-Colombier « Histoire vécue d'Artaud le Momo. Tête à tête par Antonin Artaud ». Depuis son retour à Paris, Artaud avait été sollicité par le directeur de ce théâtre pour y donner un spectacle. Il avait un moment penser y mettre en scène *Les Baccantes* d'Euripide mais choisit finalement d'y faire une conférence suivie de la lecture de ses derniers poèmes. Devant une salle comble et tendue, Artaud raconta sa vie d'interné, la bataille de Dublin, les envoûtements, sa lutte contre les forces du mal ; il tenta de lire ses textes mais il s'interrompit brutalement et Gide, assis au premier rang, bouleversé, monta sur scène aidé d'Adamov pour l'embrasser. En dépit de son relatif échec, la séance fut jugée par beaucoup impressionnante et insoutenable.

« { ... } je ne crois pas, quelque vantardise qu'il puisse y avoir à le dire, qu'aucun homme de théâtre depuis que le théâtre existe ait pris avant moi l'attitude que j'ai eue ce soir là sur la scène du Vieux-Colombier, et qui a consisté à bramer sur un plateau des éructations haineuses, des coliques et des crampes à la limite de la syncope, etc., etc., Hors réunir des gens dans une salle, il me restait aussi d'invectiver cette société dans la rue » (Lettre à André Breton, vers le 28 février 1947).

Février. À la suite de la lecture d'un article que lui a envoyé Pierre Loeb, celui d'un psychiatre qualifiant Van Gogh de déséquilibré et de délirant, il commence à écrire *Van Gogh le suicidé de la société*. La rédaction s'étend sur un mois environ ; entre-temps, il visite l'exposition Van Gogh qui vient de s'ouvrir au musée de l'Orangerie.

Dès février, Pierre Loeb lui propose d'organiser une exposition de ses dessins dans sa Galerie. Il signe le 13 un contrat avec Pierre Bordas pour *Artaud le Momo* et, le 28, avec K éditeur pour le *Van Gogh*.

Il est de plus en plus fatigué et malade. Le 24, il écrit à Jean Paulhan : « *Ma vie de tous les jours et surtout de toutes les nuits est une lutte incessante contre la mort* ».

Avril. Projet avorté d'un séjour de désintoxication près de Nemours. Depuis son retour à Paris, il a repris sa consommation de drogues qui soulagent ses douleurs et ses lettres sont fréquemment emplies de demandes pressantes de lui fournir du laudanum.

« *Si vous aviez eu le bon esprit de venir me voir moi-même à Ivry pour me remettre à moi le paquet que vous avez apporté à votre mari, vous m'auriez ÉVITÉ 48 heures d'épreuves et de douleurs sans nom. Pas la douleur superficielle d'un abcès dentaire, mais celle, invétérée, d'une carie profonde de la chair. J'ai mal dans mon corps à tous les points qui servent aux autres à jouir, c'est à dire que je ne souffre en somme que de l'universel péché* » (Lettre à Mme Prevel du 11 septembre 1947).

Mai. Sollicité par Michel de Ré, désireux de fonder une revue théâtrale, il écrit plusieurs textes sur le théâtre, dont « Aliéner l'acteur ».

Juin. Il écrit la « Lettre contre la Cabbale » adressée à Jacques Prevel, qui sera publiée en plaquette en 1949 chez J. Aumont.

Le 22, il signe deux contrats avec Marc Barbezat, l'un pour « L'arve et l'Aume », l'autre pour les *Tarabumaras*.

Juillet. Exposition surréaliste à la galerie Maeght pour laquelle André Breton lui avait demandé sa participation et qu'il avait refusée.

« *Mais comment après cela, André Breton, et après m'avoir reproché d'apparaître dans un théâtre, m'invitez-vous à participer à une exposition, dans une galerie d'art, hyper-chic, ultra-florissante, retentissante, capitaliste (eût-elle ses fonds dans une banque communiste) et où toute manifestation quelle qu'elle soit ne peut plus avoir que le caractère stylisé, limité, fermé, fixe, d'une tentative d'art* » (Lettre à André Breton, vers le 28 février 1947).

Du 4 au 20, Exposition « Portraits et dessins » à la Galerie Pierre. Le catalogue est constitué par une plaquette contenant « Le visage humain ». Une lecture de textes est prévue pour le vernissage, une autre pour la clôture. Il a écrit, dans ce but, plusieurs textes sur le théâtre, dont « Le théâtre et la science », qui sont lus par Colette Thomas, Marthe Robert et lui-même.

Août-septembre. Il entreprend de nouveaux textes sur le théâtre, puis une « Histoire vraie de Jésus-christ » dont la rédaction se poursuit en septembre. Il envisage à partir de ce texte, une dramaturgie sur *Le Jugement dernier*.

Projet d'un séjour à l'île de Ré. Il s'inquiète de pouvoir y disposer d'une quantité de Laudanum suffisante.

« *J'ai besoin de trouver une certaine quantité journalière d'opium, il me la faut parce que j'ai le corps blessé dans les nerfs des moelles et que cela est irrémédiable, incurable, absolument irrémédiable et qu'il n'y a pas d'opération chirurgicale qui puisse rendre des nerfs à un organisme qui les a perdus.* » (Lettre à Paule Thévenin du 1^{er} septembre 1947).

Octobre. Mort du Dr Achille Delmas.

Artaud entreprend l'écriture de « Procédure contre la loi sur les stupéfiants » et de « Turuguri, le Rite du soleil noir ».

Novembre. Fernand Pouey, alors directeur des émissions dramatiques et littéraires à la radio, lui propose de préparer une émission pour un cycle intitulé « La voix des Poètes ». Ce sera *Pour en finir avec le jugement de dieu*. Dans le courant du mois, il écrit un certain nombre de textes pour l'émission dont *Le théâtre de la Cruauté*. Il écrit également à cette époque « Paris-Varsovie ». Les enregistrements pour l'émission radiophonique ont lieu entre le 22 et le 29 novembre. Les textes sont lus par Maria Casarès, Paule Thévenin, Roger Blin et lui-même.

15 décembre. Parution d'*Artaud le Momo* (Bordas) et de *Van Gogh le suicidé de la société* (K éditeur).

1948

Janvier. Artaud écrit plusieurs notes et textes sur la magie et les stupéfiants. Le Dr Delmas étant mort, il envisage de quitter la maison de santé d'Ivry. La pension est coûteuse et le nouveau directeur, le Dr Rallu, refuse de le fournir en drogue. Il forme le projet de passer le printemps dans le midi. Une villa est retenue pour lui à Antibes. Son départ est prévu pour le 15 mars.

Le 16, il reçoit le prix Sainte-Beuve pour son *Van Gogh*. Le même jour, il enregistre avec Roger Blin les glossolalies et les bruitages pour l'émission de radio.

Du 30 au 31, il écrit « 50 dessins pour assassiner la magie ».

Février. Le 1^{er}, l'émission de radio qui devait être diffusée le lendemain est interdite par Wladimir Porché, directeur général de la Radiodiffusion française. Cette interdiction suscite de vifs remous dans la presse et un conflit entre les dirigeants de la radio.

Le 5, une audition privée de l'émission est donnée devant un jury composé principalement de journalistes, d'artistes et d'écrivains. En dépit de leur avis favorable, l'interdiction est maintenue et Artaud en est très affecté. *Pour en finir avec le jugement de dieu* ne sera publié chez K éditeur qu'en avril, après sa mort.

Parution de « Paris-Varsovie » dans le n° 3-4 de la revue 84.

Au début du mois de février, des examens à l'hôpital de la Salpêtrière ont révélé un cancer inopérable du rectum. Dans une lettre du 7 février, Artaud se plaint à Jean Paulhan de son « épouvantable fatigue » ; il lui indique qu'étant donné son état, le professeur Mondor lui a donné un « certificat », afin qu'il puisse prendre de l'opium tous les jours.

Mars. Le 2, il reçoit la visite de sa sœur. Le 3, il déjeune chez Paule Thévenin. Il lui signe, sur un papier simple, un « pouvoir » :

« *Je donne qualité à*

Madame Paule Thévenin

33, rue Gabrielle à Charenton

pour recevoir

toutes les sommes qui me sont dues

sur la vente de mes livres

Van Gogh

Suppôts et supplications

Les trafics d'héroïne à Montmartre

Pour en finir avec le jugement

de dieu

Antonin Artaud

3 mars 1948

PS Il est entendu que les droits de traduction de ces livres

*pourront (barré) devront aussi lui être remis
à charge pour elle de m'en réserver
le montant.*

Antonin Artaud »

Le 4, au matin, le jardinier de la maison dle santé le trouve mort, assis au pied de son lit, probablement d'une surdose accidentelle d'hydrate de choral, une drogue dont il connaissait encore mal les effets.

Son ultime cahier d'écolier porte ces derniers mots :

« de continuer à / faire de moi / cet envoûté éternel / etc. etc. »

Le 8, il est enterré civilement au cimetière communal d'Ivry.

En avril 1975, ses restes sont transférés au cimetière Saint-Pierre de Marseille où il repose désormais.

© Antonin Artaud

Vie et Œuvre

par Évelyne Grossman

Quarto, Gallimard 2004